fev 1812

Le Ministre anglais,

Comédie en cinq actes et en vers,

par M. L. Riboutté

1812.

LE MINISTRE

ANGLAIS.

LE MINISTRE

ANGLAIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 26 FÉVRIER 1812.

PAR M. L. RIBOUTTÉ,

AUTEUR DE L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont de Lodi, nº 3, près le Pont-Neuf;

Et au Palais-Royal, galeries de bois, nºs 265 *et* 266.

1812.

PRÉFACE (1).

Je livre à l'impression mon second ouvrage, joué sur le Théâtre Français, et je donne à mes lecteurs le tableau fidèle d'une persécution aussi cruelle que peu méritée, et qui a pour principe le succès de l'*Assemblée de Famille.* Je ne m'abusai point sur les défauts de l'ouvrage, ce succès me flatta sans m'éblouir ; mais j'étais loin de penser que je lui devrais bientôt des ennemis dangereux et puissans. Ceux qui m'ont calomnié, persécuté ont-ils eu a se plaindre de mes procédés, de mon orgueil ? Quels sont mes torts à leur égard ? Leur ai-je disputé quelques faveurs? Non : je n'ai jamais rien sollicité. Les éloges accordés à l'*Assemblée de Famille* ne m'ont point donné l'assurance qui favorise souvent une louable ambition. J'avais reçu du public indulgent, une faible branche de laurier, mais

(1) Je demande grâce pour les négligences, les défauts de style, les répétitions que l'on trouvera dans cette préface. Je ne m'occupe que d'exprimer ma pensée, et je laisse courir ma plume.

je la dérobais à tous les regards. Je craignais jusqu'aux éloges, tant j'étais convaincu de peu les mériter, tant j'étais étonné de les obtenir! Cependant l'Envie sema contre moi les bruits les plus injurieux : elle dit que je fesais de grands sacrifices, que j'achetais les suffrages du public, ainsi que ceux inserés dans le feuilleton du Journal de l'Empire; en un mot, que je devais cet instant de bonheur à une honteuse prodigalité (1).

J'ai fait de grands sacrifices! Et comment? Suis-je allé frapper à toutes les portes pour chercher des spectateurs? Ai-je trouvé des êtres assez vils pour servir ma vanité? Mais la salle n'a-t-elle pas offert pendant le cours des représentations de l'*Assemblée de Famille*, le tableau d'un public indépendant et incapable de bassesses.

A chaque représentation, disent mes ennemis, je prenais une grande quantité de billets d'avance (2). Que le caissier du théâtre

(1) Mes ennemis, accablés de bienfaits, parlent beaucoup de ma fortune, quoiqu'elle soit extrêmement bornée, et que mon existence soit très-simple et très-ordinaire.

(2) Il faut en excepter la première représentation : ce jour-là, tous les auteurs sont obligés de répondre aux désirs de quelques amis, et même de simples connaissances, etc.

s'explique! Je n'ai jamais reçu que ceux indiqués par l'usage; j'ai suivi la règle commune.

Ils disent que, dans ma libéralité, j'ai abandonné mes droits d'auteur au théâtre. M. Sauvan, fondé de pouvoir de beaucoup d'hommes de lettres, les a toujours reçus.

J'ai payé les suffrages du public! Mais une simple réflexion suffit pour me justifier. Peut-on acheter les larmes des pères, des mères, des enfans, de tout un public rassemblé? J'en appelle à ceux qui ont honoré de quelques pleurs le sort de ma jeune orpheline. Ces pleurs! feignaient-ils de les répandre? Que chaque spectateur n'écoute pas un bruit vulgaire, mais interroge son ame. S'il peut se dire : oui, je me suis attendri, j'ai pleuré; les sensations de l'ame étant les mêmes pour tout le monde, la cause du succès ne se trouve-t-elle pas dans cet intérêt qui fait couler des larmes?

Le Journal de l'Empire donne des éloges à l'*Assemblée de Famille*, et mes ennemis s'empressent de calomnier ces éloges Mais, n'y a-t-il que ce journal, qui ait dit du bien de l'*Assemblée de Famille?*

Le Moniteur poussait même l'indulgence jusqu'à dire que le style de cet ouvrage rap-

pelait en quelque sorte celui de M. Colin-d'Harleville. Avais-je sollicité cette faveur que je ne méritais à aucun égard? Quatre ans se sont écoulés, et je ne connais point M. *Sauvo.*

La Gazette de France a fait plusieurs articles sur cette comédie, et toujours les éloges ont balancé la critique. Je ne sais pas encore quel était son rédacteur.

Les articles du Publiciste, rédigés par *madame de Meulan,* étaient écrits avec goût et avec modération. *Madame de Meulan* avait-elle reçu mes visites? je n'ai jamais eu l'honneur de la voir.

Je connaissais alors très-peu MM. les rédacteurs du *Courrier de l'Europe, du Journal de Paris.* Voyez les articles de janvier 1809. Quelle mesure! Quelle sagesse dans la discussion! Quelle urbanité dans les termes (1)!

Cette réunion de tous les journaux, modérés dans leur critique et trop indulgens dans leurs éloges, suffisait, sans doute, pour justifier l'empressement du public.

L'Institut, dans son rapport sur les prix

---

(1) Comment! je voulais subjuguer l'opinion! et je n'ai pas même fait une seule visite, une seule démarche pour adoucir la sévérité de ceux qui devaient me juger!

décennaux, a parlé de l'intérêt qui se trouve dans cet ouvrage. Mes ennemis feignent de ne pas l'apercevoir, et supposent que, pour obtenir un peu de renommée, j'ai employé des moyens bas, honteux, et, j'ose le dire, indignes de la franchise de mon caractère.

Mais est-il une seule action dans les habitudes de ma vie, qui puisse autoriser ce soupçon?

Dès ma première jeunesse, j'ai consacré dans tous les tems, chaque jour, quelques heures à l'étude. J'ai souvent esquissé des plans dramatiques; j'en ai rempli quelques-uns, et je n'ai jamais confié ces faibles essais qu'à l'amitié la plus discrète.

Avant l'*Assemblée de Famille*, j'avais à peine fait imprimer quelques vers; je craignais même d'en lire. Je ne travaillais que par penchant, par délassement, pour exercer mon imagination qui ne sait pas rester oisive. C'est le hasard qui m'a fait présenter l'*Assemblée de Famille* au Théâtre-Français: elle était dans mon porte-feuille depuis une année, et je ne songeais pas à la faire connaître; tout-à-coup, un désir de gloire, sans mesure comme sans pudeur, serait venu maîtriser mon ame, et me faire sacrifier jusqu'à l'es-

time de moi-même!... En vérité, mes ennemis ont une logique bien contraire à la marche de l'esprit humain! Je me suis beaucoup trop étendu sur ces calomnies; mais je devais cette explication à des lecteurs peut-être prévenus, et j'entre dans quelques détails sur ce qui s'est passé pendant les cinq premières représentations du *Ministre Anglais.* On y verra les effets de cette calomnie qui me poursuit depuis si long-tems.

Mes ennemis attendaient une scène hasardée au troisième acte, pour commencer le tumulte. Le public, dans cette occasion, m'a donné une grande preuve de bienveillance. Quel intérêt, quel charme doit offrir un ouvrage de ce genre, lorsque la pensée du spectateur, distraite par le bruit, n'embrasse point le plan de l'auteur, et ne peut pas suivre la marche des évènemens? Les situations sont alors sans effet, le dialogue sans vie, le style sans couleur; en un mot, il n'y a point de comédie.

Le lendemain de la première représentation, les journaux ont déchiré l'ouvrage de la manière la plus cruelle, et je le dis sans amertume, mais pour expliquer les faits, quelques articles annonçaient une joie secrète

dans leurs rédacteurs : on eût dit que ce qui devait m'inquiéter était pour eux un superbe triomphe. Cependant, deux journaux donnaient quelques éloges au *Ministre anglais;* ils attendaient pour prononcer sur l'ouvrage, une seconde représentation : l'un était le *Journal de l'Empire*, et l'autre le *Journal de Paris*.

La seconde représentation, écoutée par un public impartial, dans le plus grand calme, a réussi. Le devoir de tous les rédacteurs, même sans égard pour les procédés, était de dire la vérité, ce qu'ils avaient vu, ce qui s'était passé; que l'auteur avait obtenu la récompense de ses efforts, *un peu d'encouragement;* que son nom avait été proclamé.... Est-il un seul journal qui ait rempli ce devoir? Ainsi, la critique a renoncé à son plus beau privilége, à la jouissance de consoler un auteur mal entendu, ou jugé trop précipitamment.... Ensuite, elle devait examiner toutes les parties de l'ouvrage, le plan général, les scènes et le style. C'est sur ces discussions, sagement établies, écrites avec goût et avec décence, que les hommes, rassemblés au spectacle, forment de bons jugemens, que l'auteur peut avancer dans la carrière : c'est alors que l'art de la

critique mérite d'être protégé. Mais quel est donc son but, lorsque par des diatribes sanglantes, dirigées contre un ouvrage, sans examen, sans analyse, sans méthode, et dans un style souvent barbare, elle éloigne le public, décourage les acteurs, et détruit l'espoir d'un auteur qui a fait de grands efforts pour concevoir et achever une comédie en cinq actes ?

Le célèbre critique du *Journal de l'Empire,* en exposant, dans son Feuilleton, d'une manière favorable le plan du *Ministre anglais*, avait annoncé de nouveaux articles (1). Pourquoi le Feuilleton promis a-t-il été remplacé par un dialogue insipide et injurieux, renfermé dans le corps du journal ?

Le *Journal de Paris,* dans un article rédigé

---

(1) A l'occasion de cet article, on a répandu les bruits les plus odieux, on a écrit des lettres anonymes et surpris la confiance de quelques hommes distingués, amis et même protecteurs des arts, et j'en suis la victime. On a dit que j'avais donné quinze cents francs pour cet article ; mais quand vous calomniez, ne soyez pas absurdes. Si un écrivain était assez lâche pour me vendre ses éloges, et si j'étais assez vil pour les acheter, nous saurions l'un et l'autre garder notre secret. Je le répète, au nom de l'honneur, c'est un mensonge infâme. Quelle réputation est à l'abri de cette lâcheté ! Je puis cesser d'écrire ; j'y perdrai peu de choses : mais je ne cesserai jamais de parler des blessures que la calomnie m'a faites.

par un littérateur très-distingué et très-indépendant dans ses opinions, a donné quelques éloges au *Ministre anglais :* on choisit un autre rédacteur pour continuer la critique de la pièce. L'article prouve que ce choix n'avait point pour but de ménager l'auteur.

Il est encore un moyen de succès, même pour un ouvrage médiocre, et je place le mien dans cette hypothèse ; c'est de rendre justice aux acteurs, et pas un journal n'a parlé de M. *Fleury* dans le rôle du Ministre, de M. *Damas* dans celui de Wilson, etc. etc.

Le plan de mes ennemis s'est signalé par des diatribes et par le silence (1). C'est l'esprit d'opposition qui rend la critique aimable, piquante et utile aux hommes de lettres ; mais il n'y a plus de littérature, lorsque des hommes, tous grouppés sur un seul point, forment une espèce de secte, et maîtrisent l'opinion publique.

Comment! dans *le Ministre anglais,* il ne se trouve pas une seule scène, une seule tirade,

---

(1) Telle est l'influence de la critique sur l'opinion, que si elle s'obstinait à garder le silence sur tel ou tel ouvrage dramatique, ou à le déchirer impitoyablement, le public ne songerait pas à le juger Cette pensée peut s'appliquer à tous les arts et à tous les artistes.

un seul vers qui mérite des éloges? Et par quelle fatalité les rédacteurs, qui toujours mêlent à la critique des encouragemens, même pour les plus petits ouvrages, sont-ils tous sortis de leur caractère?.... Une comédie en cinq actes, qui soutient les épreuves de la représentation (le *Ministre anglais* est à la sixième), quels que soient ses défauts, mérite des égards. C'est un ouvrage de longue haleine, c'est une tâche difficile à remplir, et le siècle n'offre point de Molière, de Regnard, de Destouches, j'ajouterai même de La Chaussée; car c'est quelque chose, dit La Harpe, qu'un style toujours pur et toujours élégant; c'est quelque chose que d'être encore joué avec succès cent ans après sa mort (1). Je ne fais pas rire, disent mes censeurs, et ils me traitent avec une sorte de dédain. Mais sont-ils donc si plaisans? Admirons cette gaîté qui naît d'une situation neuve, des ridicules bien observés, de tous les temps, de tous les lieux, dont la source est inhérente au cœur humain; mais mettons à sa juste place cette bouffonnerie fondée sur quelques

---

(1) *La Chaussée* a cependant un véritable défaut: c'est d'être romanesque. Il serait un second *Térence* s'il eût imité la nature.

traits, ou sur des caractères bas, indignes de la noblesse de notre scène. Le théâtre français est un beau monument qu'il faut conserver dans toute sa pureté. Le mauvais goût le menace de toute part (1). On ne saurait trop en soutenir la dignité dans la conception des ouvrages dramatiques, dans les caractères, dans le style. Cette franchise si vantée, et si digne de l'être, a besoin d'être définie : elle est un écueil. Tout le monde admire le style naïf de La Fontaine : qu'un fabuliste cherche à l'imiter ; s'il n'est pas trivial, il a trouvé le secret de ce grand homme; mais pas un écrivain ne se présente. Il en est de même de la franchise de l'admirable Molière.

Le *Ministre anglais* est en quelque sorte suspendu (2). Je ne saurais m'en plaindre : pourquoi donner un ouvrage lorsque l'auteur est privé des droits accordés à tous ceux qui cultivent les lettres ? Des hommes, dont je respecte les talens, ont trouvé le sujet et les situations de cette comédie dignes de la scène; mais j'espère, par de nouveaux efforts, don-

(1) Je parle ici de l'influence des mélodrames. Ces ouvrages monstrueux usent les sensations de l'ame, et la rendent insensible aux véritables beautés de l'art.

(2) Je ne retire point cet ouvrage du théâtre ; il reste au répertoire, à la disposition de MM. les acteurs.

ner plus de mouvement et d'intérêt à l'action, et justifier l'indulgence du public qui l'a honorée de son suffrage.

Je ne quitterai pas la plume sans repousser d'horribles calomnies, devenues assez générales pour mériter une justification de ma part.

La découverte de *Conaxa* a fait naître une querelle littéraire : elle a troublé les jouissances de l'auteur des *Deux Gendres*, et la calomnie s'est empressée de m'accuser de souffler le feu de la discorde. A l'entendre, j'ai trouvé ce manuscrit, j'en ai répandu des copies, fait des lectures, j'ai tout préparé, tout arrangé, tout payé; enfin, sans moi, cette pièce serait encore ignorée. Qu'est-il résulté de tous ces propos? Le voici : mes détracteurs se sont réunis pour crier au scandale, les indifférens m'ont blamé, mes simples connaissances ont douté, et mes amis (le nombre en est très-borné) ont répété partout : *Il ne s'est mêlé de rien; mes amis seuls ont eu raison.*

Puisque la calomnie veut jouir du double privilége de me persécuter et de me donner le nom de persécuteur, je vais expliquer tous mes torts à l'égard de l'auteur des *Deux Gendres*, mais je n'ai pas la pensée de me justifier à

ses yeux, c'est au public seul que je m'adresse.

On parlait dans le monde, depuis huit ou dix jours, de *Conaxa*, lorsque je fus informé que des copies de cet ouvrage se trouvaient dans plusieurs mains. J'en lus même d'assez longs fragmens, mais je croyais ces fragmens infidèles; je n'avais rien comparé, et je ne me permettais aucun jugement. D'ailleurs, cette découverte n'était pour moi d'aucune importance (1). Cependant, j'appris que l'on faisait circuler que je devais faire une lecture de *Conaxa* dans un lieu public. Indigné de cette fausse supposition, j'eus l'honneur d'écrire de suite à S. E. le ministre de la police genérale, pour démentir ce fait controuvé, et que je regardais comme très-injurieux.

Ce bruit prit quelque consistance. Les administrateurs du théâtre de l'Odéon me firent l'honneur de venir chez moi, pour me demander des renseignemens sur *Conaxa*, et me prier de leur en remettre le manuscrit, parce qu'ils voulaient monter la pièce. Je leur répondis que j'ignorais absolument l'existence de l'ouvrage dont ils me parlaient; que les fragmens que j'avais lus n'offraient rien d'au-

(1) La carrière des arts est très-étendue : chacun se place où son talent le lui permet. Les arrêts des journaux ne sont pas tou confirmés par l'équitable avenir.

thentique, et que je n'avais aucune espèce de renseignemens à leur donner.

Il y avait cependant plus de dix jours d'écoulés entre ma lettre à S. E. le ministre, et la demande des administrateurs de l'Odéon. Comment! moi, qui ne songeais qu'à persécuter l'auteur des *Deux Gendres,* je n'avais pas été à la Bibliothèque me convaincre de la vérité; et si j'en étais persuadé, pourquoi me montré-je si franc, et peut-être si modéré, quand le théâtre se présentait pour servir ce que mes ennemis appellent *mon ressentiment?*

La querelle s'échauffe, la discussion s'engage, et je me tiens toujours à l'écart, et je mets un point de délicatesse à n'en jamais parler, à ne jamais dire mon avis.

Les brochures se succèdent, et toujours la calomnie répète que je verse des flots d'or pour accabler l'auteur des *Deux Gendres.*

M. Lebrun-Tossa écrit : elle répand que c'est moi qui l'excite, qui le porte à faire ses *Révélations :* elle accuse même M. Lebrun de recevoir un salaire, et moi de le présenter. Mais connais-je cet auteur? Je le déclare, je le jure, je n'ai pas souvenir d'avoir vu M. *Lebrun-Tossa.* J'ignore absolument quel il est. J'aurais pu, si j'étais un si grand per-

sécuteur, l'aller trouver; le prier de me donner quelques renseignemens. Eh bien! je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler.

Il en est de même de M. Bouvet, qui a publié deux ou trois brochures. J'en puis dire autant des auteurs de la *Lettre d'Alexis Piron*, de l'*Examen critique des Deux Gendres*, des *Escarmouches*, etc., etc. De tous ces écrits, je n'ai lu que ceux de M. Lebrun-Tossa. Certes, si j'ai mis si peu d'empressement à suivre ce grand procès, ce n'est pas par égard pour M. Etienne; je ne lui en devais point; mais c'est que je lis pour trouver des jouissances, et que les ouvrages polémiques ne sauraient m'en offrir; c'est que toutes ces discussions étaient sans intérêt pour moi.

Beaucoup de gens sont allés à la Bibliothèque examiner et vérifier le manuscrit de *Conaxa*. Dans le système de mes ennemis, je devais être le premier à le faire. Il y a plus de quatre ans que je n'ai mis les pieds à la Bibliothèque impériale.

Les caricatures ont suivi les *Révélations* et autres écrits; mais je m'estime trop, je me crois trop au-dessus de ceux qui me calomnient, pour descendre à me justifier de l'indigne soupçon de diriger et de payer secrè-

tement les artistes qui les dessinent ou qui les gravent. Ceux qui me supposent tant de bassesse, ont perdu toute pudeur. Ce sont des lâches que je dois mépriser. Lorsque je suis chez moi paisible, ils me font agir en tous sens, ils me peignent comme un homme injuste ou passionné, ils me prêtent des intentions que je ne saurais pas même concevoir. N'est-ce donc rien, que l'exemple d'une vie sans reproches; que des habitudes très-simples; qu'un désintéressement absolu? Il est pénible de trahir les secrets de l'ame; mais dût-on me taxer d'un peu de vanité, puisqu'il s'agit de paraître au tribunal de l'opinion, je dois me peindre tel que je suis, et c'est en présence de ce tribunal respectable, que j'atteste que tous les bruits répandus sur le succès de l'*Assemblée de Famille* sont calomnieux, que *la découverte de Conaxa; que les manuscrits publiés, les brochures, les pamphlets, les caricatures;* que tout enfin m'est étranger. Je dirai plus: les outrages n'ont fait naître en mon ame, que le mépris. Depuis que j'ai eu le malheur d'entrer dans la carrière littéraire, je n'ai éprouvé que des peines, des dégoûts, et cependant je ne me suis mêlé d'aucune intrigue, je ne tiens à au-

cune secte ; tout cela déshonore la littérature. Se peut-il que les arts qui offrent tant de charmes, qui élèvent la pensée, qui devraient n'inspirer que des sentimens délicats, soient environnés de l'envie, de la haine et de toutes les passions basses qui dégradent le cœur de l'homme !

J'ai dit la vérité, et si la calomnie m'a privé de l'estime de quelques personnes attachées à l'auteur des *Deux Gendres*, et qui ne connaissent point mon caractère, j'espère qu'elles seront entièrement désabusées. Mais si elles gardent leurs préventions, je le déclare, j'aurai assez d'élévation dans l'ame pour ne rien regretter.

J'ignore celui qui, le premier, a répandu ces bruits injurieux à ma réputation ; mais je le somme, quel qu'il soit, de ne plus agir dans l'ombre ; je le somme d'imprimer des preuves, des faits, des indices ; en un mot, tout ce qui peut même autoriser le plus faible soupçon : jusque-là, je le tiens pour un calomniateur (1).

---

(1) Cette préface sera sans doute l'objet de quelques railleries amères ; mais je ne répondrai point. J'écris une espèce de bro-

chure pour la première fois de ma vie, et probablement ce sera la dernière. Dans tous les cas, je jure que je n'ai jamais été et que je ne serai jamais ni l'auteur ni l'instigateur de tout écrit qui n'aurait pas ma signature.

LE MINISTRE
ANGLAIS.

PERSONNAGES.

Lord MORTIMER, Ministre. . . .	MM.	FLEURY.
MILLMAN, son frère, voyageur (1). . .		SAINT-PHAL
WILSON, son secrétaire.		DAMAS.
Lord SPENCER, jeune étourdi. . . .		ARMAND.
GERWIS, vieux valet.		MICHOT.
NORLIS, membre du Parlement, intrigant.		MICHELOT.
JENNY, nièce du Ministre. . . .	MM[lles].	MARS.
ARABEL, sa sœur.		LEVERD.
AMANDA, veuve de 25 ans. . . .		VOLNAY.

Un Domestique.

Un Courrier.

La Scène se passe à Londres, dans le Palais du Ministre.

---

(1) Ce rôle doit être joué par un comique.

LE MINISTRE
ANGLAIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

La scène représente le salon d'un palais ; des tableaux, des livres, un grand bureau, et on ne change jamais.

Tout le monde est en habit habillé, excepté Wilson, qui est en habit simple, et Millman, dont l'habit est celui d'un voyageur naturaliste. Amanda est simple; Jenny, selon la scène; les valets en grande tenue.

SCENE Ire.

GERWIS.

Oui, c'est bien arrangé : rien ne blesse les yeux ;
Il faut avoir de l'ordre : enfin, tout est au mieux.
Il ne me reste plus qu'à faire sentinelle ;
Car à chaque moment le ministre m'appelle...
Quoique le plus âgé de tous ses serviteurs,
Il me traite bien mal... Milord veut des flatteurs.
Dès long-temps, il avait un jeune secrétaire,

Intéressant, honnête, et qui devait lui plaire :
Aussi franc que loyal, simple dans ses discours,
Comme un ami sincère, il s'exprimait toujours.
Il l'a congédié, sans le voir, sans l'entendre.

SCÈNE II.

GERWIS, WILSON, *il tient des papiers et une lettre.*

GERWIS.

Vous n'êtes pas parti ?

WILSON.

J'ai des comptes à rendre.

GERWIS.

Nous vous regrettons tous.

WILSON.

Je te suis obligé,
Bon Gerwis.

GERWIS.

Ah ! monsieur, combien tout est changé,

WILSON.

On épuise en ces lieux, la fausseté, l'intrigue ;
Pour tromper le ministre, ici, chacun se ligue.

GERWIS.

Dans tous ses courtisans, il croit voir des amis.

WILSON.

Le plus affreux de tous, est le traître Norlis :

Lui-même, au parlement, lâche par caractère,
Pour servir les partis, il se met à l'enchère.

GERWIS.

Il est tout ce qu'on veut.

WILSON.

Avec tranquillité,
Il voit dans ses talens une propriété
Qu'il afferme sans honte, avec pleine licence.

GERWIS.

Il tient dans Westminster un marché d'éloquence.

WILSON.

C'est le grand trésorier des soins officieux.

GERWIS.

Ce jeune lord Spencer n'est pas moins dangereux :
Les libertins de Londre, admirent ses folies;
Il est président né de toutes les orgies.

WILSON.

Tu connais peu Spencer... Je lui crois un bon cœur,
Et quoique fort léger, c'est un homme d'honneur.

GERWIS.

Milord prend donc, Monsieur, un autre secrétaire?

WILSON.

Je suis trop franc, Gerwis, pour ne pas lui déplaire;
Il m'éloigne.

GERWIS.

Ah! Monsieur! Et pour quelle raison?...
Vous qui, depuis quinze ans, habitez la maison!
Vous dont il a reçu mille preuves de zèle!

WILSON.

Ma disgrâce, Gerwis, est assez naturelle:
Où le flatteur est tout, l'ami vrai n'est plus rien;
Il lance ses poisons sur les hommes de bien,
Et toujours pour servir, son ame intéressée,
Il couvre de venin la plus noble pensée:
Dans l'espoir d'obtenir un prix vraiment flatteur,
Un peu légèrement, je me suis fait auteur.
Tous les ans, d'Edimbourg, l'illustre Académie,
Des savans de l'Europe appelle le génie;
Elle offre un grand sujet à leur discussion.
Le sujet proposé flattait ma passion:
Il s'agissait des mers, de leur indépendance;
Quelle belle carrière ouverte à l'éloquence!
Je jette mes regards sur cent peuples divers,
Et je défends, Gerwis, la liberté des mers.
Je triomphe... A l'espoir enfin je m'abandonne;
Je venais à Jenny présenter ma couronne:
La nièce du Ministre intéresse mon cœur.
J'aspirais à sa main, je croyais au bonheur.
Gerwis, près de son oncle on accuse mon zèle;
Les méchans ont flétri la palme la plus belle;
A mes yeux, son éclat n'a brillé qu'un seul jour.
Ce discours, inspiré par l'honneur et l'amour,
Tourne contre moi-même, arme la calomnie,
Et peut-être fera le malheur de ma vie!

GERWIS.

Il reviendra, Monsieur, de sa prévention,
J'ose vous l'assurer.

WILSON.

Moi, de l'ambition!

GERWIS.

Ah! c'est que parmi nous, elle est assez commune.

WILSON.

Je ne suivrai jamais le char de la fortune.
Les places! les honneurs!... je parle sans détour,
Je voulais tout tenir des faveurs de l'amour.

GERWIS.

Le frère du Ministre arrive de voyage.

WILSON.

C'est un homme prudent, un ami sûr, un sage.

GERWIS.

Près de lord Mortimer, vous aurez aujourd'hui,
Un zélé protecteur, un véritable appui.
Ajoutez à ce bien, une chose importante :
Milord prend pour épouse une femme charmante,
Simple dans tous ses goûts, qui hait les courtisans,
Et saura l'éclairer sur ses vrais partisans...
Attendez : croyez-moi.

WILSON.

Je suis sans espérance;
J'ai perdu pour toujours, Gerwis, sa confiance.

GERWIS.

Oh ! je lui parlerai sur vous et sur Norlis...
Monsieur, je ne crains rien...

WILSON.

Qu'espères-tu, Gerwis ?

GERWIS.

Mais, je l'entends.

WILSON, *avec empressement, remet des papiers, une lettre.*

Voici des papiers, une lettre.

GERWIS.

Demeurez : c'est à vous, monsieur, à les remettre.
Un mot dit à propos...

WILSON.

Il est trop irrité ;
D'ailleurs, je ne sais point trahir la vérité :
Je pourrais démasquer ici plus d'un visage :
L'innocent qu'on accuse, est sensible à l'outrage :
En m'éloignant, Gerwis, je cède à la raison ;
Le Ministre est puissant, je ne suis que Wilson ;
Mais s'il avait besoin d'un ami véritable,
Il verrait que ce cœur ne peut être coupable.

GERWIS.

Allons, remettez-vous.

WILSON.

Adieu, mon cher Gerwis....

Je l'aimerai toujours, quel que soit son mépris.

GERWIS.

Comme il est mal jugé!... C'est l'usage ordinaire,
L'honnête homme succombe et l'intrigant prospère :
Quand il veut demander, il est si doucereux,
Et quand on le refuse, il est si dangereux!
C'est un caméléon, en tout tems, à toute heure,
Le passage des grands semble être sa demeure :
On le chasse, il revient; on l'insulte, il sourit;
Il menace, on le craint et tout lui réussit.

SCÈNE III.

MORTIMER, GERWIS.

Mortimer est en habit brodé, sans décoration, et très-occupé d'un ouvrage qu'il lit; il s'assied près du bureau.

MORTIMER.

Wilson est un ingrat, cet ouvrage m'éclaire;
Ce jeune ambitieux, dans le plus grand mystère,
Au mépris de ma gloire et de mes intérêts,
Se plaît dans ce discours, à fronder mes projets...

GERWIS.

Peste! il n'y fait pas bon.

MORTIMER.

Ce trait de politique,
Méritait d'obtenir la palme académique....

Il prend un papier et quitte le discours.

Ah! mon frere est à Douvre....

GERWIS.

Heureux évènement!

MORTIMER *lit le discours.*

« Les mers sont le domaine de tous les peuples. »

Le sublime début!

GERWIS, *à part.*

Profitons du moment....

A Mortimer.

Si Milord permettait....

MORTIMER.

Sur-le-champ, ma voiture....

GERWIS *sort.*

Oui, Milord.

MORTIMER.

Ce Wilson me met à la torture!...
L'orgueilleux Clarendon, qui se croit un penseur;
Qui fait le philosophe et devient mon censeur!...
Gerwis!...

GERWIS, *à part.*

Toujours Gerwis!

MORTIMER, *en prenant une lettre.*

Quel est donc ce message?...

Il lit.

Du comté de Norfolk... C'est d'un heureux présage!...
Que l'on mande à l'instant lord Spencer et Norlis.

GERWIS.

A part.

Oui, Milord... Ah! je vois qu'il a de grands soucis

MORTIMER.

« J'ai l'honneur d'informer votre seigneurie, que j'ai
« pris les moyens les plus puissans pour assurer la nomi-
« nation de sir Dewil. On a parlé d'admettre un troisième
« concurrent; mais il n'est pas encore connu. »

Gerwis! Gerwis!

GERWIS, *à part.*

Je suis toujours sur le qui vive!

MORTIMER, *écrit.*

« Donnez vingt mille guinées, et que Dewil soit
« nommé. »

GERWIS, *à part.*

Il faut être aussi prompt que sa tête est active.

MORTIMER.

Un courrier pour Norfolk.

GERWIS, *à part.*

Avec des millions,
Un ministre, à son gré, dans nos élections,
Désigne les amis de notre indépendance.

Gerwis sort en emportant la lettre.

SCENE IV.

MORTIMER, *seul.*

Le talent de Dewil importe à ma puissance....
Il saura repousser les traits de ce Wilson;
Attaquer Sommerset, confondre Clarendon:
Le jour de mon hymen, ils arment la critique,
Tous ces petits savans, jugent ma politique,
S'élèvent contre moi, font naître sous mes pas
Un peuple d'ennemis, de jaloux et d'ingrats!...
Il ne m'est pas permis d'offrir à ce que j'aime
Un cœur tout à l'amour, heureux par l'amour même,
Et jouissant en paix de sa félicité.
Par mille sentimens, mon esprit agité,
Couvre d'un voile obscur, environne d'alarmes
Un jour où je croyais ne goûter que des charmes...
Aux regards d'Amanda, sachons dissimuler.

SCÈNE V.

MORTIMER, ARABEL.

MORTIMER.

Ah! c'est vous, Arabel?

ARABEL.

Oui, je viens vous parler;
En un mot m'expliquer avec vous sans mystère.

MORTIMER.

Sur quel objet, ma sœur?

ARABEL.

Sur ma nièce, mon frère.
Je dois vous avouer que j'ai beaucoup d'humeur.

MORTIMER.

De l'humeur! et pourquoi?

ARABEL.

Vous êtes son tuteur :
Exercez tous vos droits, et sans aucun scrupule;
Mais, moi, je suis sa tante, et trouve ridicule
Qu'auprès d'elle Amanda soit ma protection.

MORTIMER.

Songez qu'elle a formé son éducation.

ARABEL.

Pour cette aimable veuve, un penchant vous entraîne.

MORTIMER.

Oui, l'hymen va m'unir de la plus douce chaîne.
Aux vertus d'Amanda je devrai le bonheur.
Son époux, bon marin, mourut au champ d'honneur.
Dans le même combat, elle perdit son père :
Il confia sa fille aux soins de notre mère.
Ensemble vous avez passé vos plus beaux jours,
Vous étiez son amie : il m'en souvient toujours.

ARABEL.

Il n'est pas un seigneur d'Irlande, ou d'Angleterre,
Qui n'offrît à vos vœux la plus riche héritière.

MORTIMER.

Une riche héritière ! Y songez-vous, ma sœur?
Vous comptez donc pour rien ce qui fait le bonheur?
Lorsqu'un homme parcourt une carrière immense,
Il a besoin, souvent, d'oublier sa puissance;
Et laissant à la cour, les soucis, les regrets,
Auprès de ce qu'il aime, il vient goûter en paix
L'ivresse de sa gloire.

ARABEL.

Ah ! c'est votre système.
Mais vous pouviez choisir.

MORTIMER.

Choisit-on quand on aime?
D'ailleurs, je vois toujours l'éclat de ses ayeux :
Par ses rares vertus, elle offre à tous les yeux,
Une femme charmante, une femme accomplie.
Mon choix est très-brillant, et tout le justifie;
Et s'il fallait, ma sœur, immoler en ce jour,
L'éclat de ma puissance et mon rang à l'amour....
Mais, non : tout anoblir, et m'élever moi-même
Dans l'espoir séduisant d'honorer ce que j'aime....
Voilà, ma sœur, le but de mon ambition,
De mes nobles travaux, ma grande passion.

ARABEL.

Puisque tout est fini; sur votre choix, mon frère,
Je vous fais compliment.

MORTIMER.

Vous n'êtes pas sincère.

ARABEL, *à part.*

Norlis dérangera ces projets amoureux.
A Mortimer.
Oui, je crois qu'Amanda peut combler tous vos vœux...
Dites-lui de songer que Jenny m'intéresse,
Et que je dois avoir quelques droits sur ma nièce.

MORTIMER.

Je le sais... A propos, Millman est de retour;
Nous pourrons l'embrasser avant la fin du jour :
J'en reçois la nouvelle.

ARABEL.

Arrangez-vous, mon frère;
Il va vous déclarer une sanglante guerre.
Il fut toujours fidèle à l'opposition,
Et l'ennemi juré de toute ambition :
Il querellait sans cesse, avant son grand voyage.

MORTIMER.

S'il est encore frondeur, moi je serai plus sage...
Mais nous devons causer d'un objet important;
Vous pouvez me servir, ma sœur, en cet instant.

ARABEL.

Et que puis-je? Parlez.

MORTIMER.

Sur-tout de la prudence :
Quelques ambitieux attaquent ma puissance;
Voyez tous vos amis. Je sais qu'au parlement...

ARABEL.

Bon ! de la politique ! ah ! c'est mon élément :
Je ne vous ferai pas, mon frère, un sacrifice ;
Me charger de ce soin, c'est me rendre service.
Oui, tous vos ennemis fléchiront devant moi...
Mais n'êtes-vous pas sûr de la faveur du roi ?
De vos travaux, mon frère, elle est la récompense.

MORTIMER.

Elle échappe souvent lorsque moins on y pense.
Si je la perds jamais, vous connaîtrez, ma sœur,
A quel point un ministre expose son honneur.
Ses talens ne sont rien, dans sa vaste carrière,
Si l'or, à chaque instant, ne brise une barrière.

ARABEL.

Vraiment, vous m'effrayez !... Seriez-vous compromis ?

MORTIMER.

Je ne dis point cela... mais j'ai des ennemis...
Le duc de Sommerset....

ARABEL.

Je le verrai, mon frère.

MORTIMER.

Clarendon s'est montré mon plus grand adversaire ;
Tous les deux, à la cour, s'élèvent contre moi :
Vous savez que le duc est très-aimé du roi ;
Chaque jour sa faveur devient plus éclatante,
Et dans le parlement sa puissance s'augmente.

Le laurier de Wilson attache tous les yeux ;
Il offre un grand prétexte à tous mes envieux.
Enfin, chaque parti, ce n'est plus un mystère,
Exalte Sommerset, le porte au ministère.

ARABEL.

Par tous vos écrivains, faites secrètement,
Des savans d'Edimbourg, blâmer le jugement.

MORTIMER.

Attaquer des savans ! toute une académie !
J'aurais à disputer le reste de ma vie.

ARABEL.

Mon frère, vous aurez de puissans protecteurs :
A nos vieux courtisans et jaloux et grondeurs,
Je fais du dernier siècle un beau panégyrique ;
J'élève tout frondeur au rang de politique ;
Je persuade aux sots qu'ils ont beaucoup d'esprit ;
A l'homme dédaigné, qu'il doit être en crédit ;
Au jeune courtisan, qu'il a le don de plaire ;
J'exalte des Catons le brusque caractère.
Le philosophe même, esclave de l'orgueil,
Ne résiste jamais au charme du coup-d'œil.
C'est ainsi qu'un peu d'art enchaîne dans la vie,
La sagesse, l'orgueil, l'esprit et la folie.

MORTIMER.

Enfin, il faut agir, c'est le point important.

ARABEL.

Je reçois ce matin un cercle très-brillant ;

Ce soir, je donne bal : j'ai plus d'un politique.
Je prétends sur Wilson diriger ma critique :
J'ose vous attester qu'avant très-peu de jours,
Un souverain mépris couvrira ce discours.
Je ne fais aucun cas de son petit génie :
J'ai du goût, des talens; je suis jeune, jolie,
Il n'a jamais eu l'air de s'en apercevoir.

SCÈNE VI.

ARABEL, MORTIMER, JENNY.

JENNY, *accourant.*

Mon oncle est arrivé, moi, je viens de le voir.
Avec empressement j'accours pour vous apprendre
Cette heureuse nouvelle : elle doit vous surprendre.

SCÈNE VII.

MORTIMER, ARABEL, JENNY, MILLMAN, GERWIS.

MILLMAN.

Je revois à la fin, mon frère, mon ami,
Et mon aimable sœur, et ma chère Jenny.

JENNY.

Que vous aimez toujours.

MILLMAN.

Oh! comme elle est jolie!

Tout en elle est charmant ; il faut qu'on la marie.

JENNY.

Quand vous voudrez, mon oncle ; aujourd'hui j'ai seize ans.

ARABEL.

Ah ! vous aimez, mon frère, à surprendre les gens.

MILLMAN.

Un marin n'est jamais le maître de lui-même ;
La boussole à la main, il cherche ce qu'il aime.
Ah ! c'est le bon Gerwis, l'ami de la maison ;
N'est-il pas vrai, mon frère ?... Et notre cher Wilson ?

MORTIMER, *froidement, à Gerwis.*

Allez le prévenir ; dites-lui de descendre.

MILLMAN, *bas, à Mortimer.*

Tu parles durement. J'ai peine à te comprendre....
A Gerwis.
Gerwis est un ami.

GERWIS.

Monsieur !

MILLMAN.

J'en fais l'aveu.

GERWIS, *à part, en se retirant.*

Messieurs les courtisans, vous n'aurez pas beau jeu.

MORTIMER.

Vous avez fait, mon frère, un éternel voyage.

ARABEL.

Rester six ans sur mer !

JENNY.

C'est avoir du courage.

ARABEL.

Vous paraissez jouir d'une bonne santé.

MILLMAN.

Excellente !

JENNY.

Et mon oncle a toujours sa gaîté.

MILLMAN.

Elle est bien naturelle en cette circonstance :
Je vous embrasse tous après six ans d'absence.

MORTIMER.

Vous ne partirez plus ?

JENNY.

Nous vous en prions tous!

MILLMAN.

Sous un ciel étranger, j'avais besoin de vous :
En vain loin de ces lieux, le plus beau soleil brille,
Je l'aime mieux plus sombre au sein de ma famille :
Il faut pour être heureux, que le cœur soit content.

JENNY.

En votre absence, ici, nous en disions autant.

MILLMAN, *à Mortimer.*

Parlons de toi, mon cher; tu sers bien ta patrie ?

MORTIMER.

Je lui consacre au moins, tous les jours de ma vie :
Le monarque veut bien me combler de faveurs.

MILLMAN.

Arabel est toujours au rang des grands penseurs?

ARABEL.

Oui, mon frère.

SCÈNE VIII.

MORTIMER, ARABEL, JENNY, MILLMAN, WILSON, GERWIS.

MILLMAN.

Wilson!

WILSON.

Que ma joie est extrême!

MILLMAN.

Oui : c'est bien lui.

WILSON.

Monsieur!

MILLMAN.

Es-tu toujours le même;
Toujours passionné pour les arts, le talent?
Es-tu des orateurs, le zélé partisan?
J'avais conçu de toi la plus haute espérance.

WILSON.

J'ai suivi vos leçons.

MILLMAN.

Comment va l'éloquence ?

JENNY.

Monsieur vient d'obtenir un prix très-glorieux;
C'est celui d'Edimbourg.

MILLMAN.

Ah ! je suis curieux.

WILSON.

C'est un premier essai.

MORTIMER.

Ce sont des prix d'usage.

JENNY, *vivement.*

Que l'on donne toujours au talent de l'ouvrage.
Apercevant le discours laissé par Mortimer.
Mais voici ce discours.

WILSON, *à part.*

Je lui dois mon malheur!

ARABEL, *en raillant.*

Le superbe triomphe !

MILLMAN.

Il nous fait quelqu'honneur.

JENNY.

Mon oncle, de Monsieur, partout on fait l'éloge.

MORTIMER.

Pour parler, attendez que l'on vous interroge.

MILLMAN, *à Wilson.*

Mon ami, je te dois un récit douloureux!
Ton oncle de New-Yorck, vient de fermer les yeux!

WILSON.

Ciel! mon oncle n'est plus?

MILLMAN.

Tu connaissais son âge...
Je t'apporte, Wilson, son immense héritage;
Le fruit de ses travaux et de son amitié.

ARABEL.

Son immense héritage!

MILLMAN.

Il n'a pas oublié
Qu'il eut toujours pour toi, les sentimens d'un père;
Je suis son interprète et son dépositaire.

ARABEL, *à Mortimer.*

C'est un homme important!

MILLMAN.

Il était généreux,
Honore sa mémoire en fesant des heureux.

WILSON.

Je la respecterai, je lui serai fidèle,
Son exemple, à jamais, doit m'offrir un modèle.

En regardant Mortimer.

On pourra méconnaître et mal juger ce cœur;
Mais il honorera toujours mon bienfaiteur.

MORTIMER.

Mon frère, avez-vous fait de grandes découvertes;
Placé nos étendards sur des îles désertes;
Au commerce assuré mille trésors divers?

MILLMAN.

Non, mais je suis content... Dans quelques lieux déserts,
J'ai prodigué les dons que le ciel multiplie;
Partout où j'ai cru voir la nature endormie,
Mais mains l'ont réveillée en creusant des sillons:
L'insulaire pourra recueillir des moissons,
Enfin, se préparer une heureuse abondance;
J'ai semé près de lui, le grain de l'espérance.

JENNY.

Mon oncle est fatigué: dans son appartement,
Moi je vais le conduire.

MILLMAN.

Ah! ce soin est charmant!
Nous pourrons donc nous voir à chaque instant, mon frère.

JENNY.

J'irai vous embrasser le matin la première.

MORTIMER.

Je vous quitte à regret... On m'attend à la cour;
Mais je vous donnerai tout le reste du jour.

Tous sortent, excepté Gerwis. Mortimer sort d'un côté opposé à tout le monde.

GERWIS.

Quel contraste frappant! Il arrive : j'espère!
Dans tout ce qu'il a dit, on voit son caractère :
Il n'a pas oublié notre jeune Wilson;
Je suis le bon Gerwis, l'ami de la maison :
Comme un mot de bonté, réjouit et console!
Ami de la maison! Ce n'est qu'une parole;
Mais elle vient de là... l'homme froid ou méchant
Ne prononce jamais un mot aussi touchant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE Ire.

NORLIS, SPENCER, GERWIS.

SPENCER, *à Gerwis.*

Il va bientôt rentrer?

GERWIS.

Oui, Monsieur, je le pense.

NORLIS.

Nous avons dans Gerwis un ami d'importance.

SPENCER.

Mais, es-tu fou?

GERWIS, *à part.*

Monsieur!... Fort bien, j'ai mon flatteur.

NORLIS.

Il est près du Ministre en très-grande faveur,
Et, sur ses partisans, le bon Gerwis l'éclaire.

GERWIS.

Oh! je les juge tous, et je ne me trompe guère.

NORLIS.

Il ne faut que le voir : ses yeux sont pénétrans;

D'un regard, j'en suis sûr, il devine les gens.

GERWIS.

Ah! Monsieur......

NORLIS, *à Gerwis?*

Mon ami, c'est un beau privilége.

GERWIS *s'éloigne.*

A part.

Il cherche à me gagner, mais je vois son manége.

SCÈNE II.

SPENCER, NORLIS.

SPENCER.

Tu flattes un valet!

NORLIS.

Sans doute : j'ai raison;
Songe que l'antichambre est bien près du salon.

SPENCER *tient une lettre.*

Tous les deux appelés.... quelle importante affaire?

NORLIS.

Il a besoin de nous, et sa lettre est très-claire.

SPENCER *lit.*

« Arrivez au plutôt, mon cher Norlis....

NORLIS.

Mon cher!

SPENCER.

Le terme est doux....

Il lit.

« Je présente en ce jour, au parlement, un projet très-« vaste, dans lequel je développe de grandes vues en « finance, en politique, et je désire en discuter les « détails.

Ceci te fait honneur.

NORLIS.

Un ministre inquiet est bientôt un flatteur....
Ceci s'adresse à toi :

Il lit.

« Voyez l'aimable lord Spencer....

SPENCER.

J'aime assez ce langage.

NORLIS.

« Qu'il vous suive à mon hôtel....

SPENCER.

Le trait est excellent!... Il cherche mon suffrage....
Je puis bien le donner en affaires d'amour,
Répéter ce qu'on dit à la ville, à la cour ;
Mais donner mon avis sur un plan de finance,
Moi, qui suis ruiné.... c'est de l'extravagance!

NORLIS.

« Il convient que vous unissiez vos démarches. Je « crains les efforts du duc de Sommerset et de l'adroit « Clarendon. Je désire que Spencer me serve auprès de

« lord Arthur, son oncle, sur lequel il a beaucoup de « crédit. »

SPENCER.

Moi, du crédit!

NORLIS.

Sans doute.... Ah! tu ne pensais pas
Que d'un jeune étourdi, Milord fît si grand cas!

SPENCER.

Je suis, d'honneur, charmé de ma vaste puissance.

NORLIS.

Un étourdi, souvent, en a plus qu'on ne pense.

SPENCER.

Honore-moi, je suis une protection.

NORLIS.

Tout est lié, mon cher, dans la création :
Le plus petit anneau, de son immense chaîne,
Est utile aux desseins de la nature humaine.

SPENCER, *en riant, mais un peu chagrin.*

Le plus petit anneau!

NORLIS.

Le plus faible ressort,
Des peuples, des Etats, souvent règle le sort.
Pour prouver, par un trait, notre grande faiblesse,
Un ancien disait : « Je gouverne la Grèce;
« Ma femme a sur mon ame un absolu pouvoir;
« De lui céder toujours je me fais un devoir :

« Pour la vaincre, mon fils a de puissantes armes,
« Ses caresses, ses cris, son jeune âge, ses larmes.
« J'en conclus, ajoutait ce héros triomphant,
« Que la Grèce, en ce jour, a pour chef un enfant. »

SPENCER.

Je te trouve piquant... c'est un trait de satire.

NORLIS.

Mais ne comprends-tu pas ce que je veux te dire?
Ton oncle, lord Arthur, protecteur de nos droits,
Orateur éloquent, interprète des lois,
N'est-il pas tous les jours dupe de ta folie?

SPENCER.

Le cher oncle a le spleen, et mon étourderie,
Mon luxe, mes amours, mes charmantes erreurs,
En l'irritant un peu, dissipent ses vapeurs.

NORLIS.

Quoiqu'il en soit, Milord attend un bon office;
Mais il faut réfléchir, calculer ce service.
Aujourd'hui, c'est manquer d'esprit et de raison,
Que d'afficher les mœurs de ce jeune Wilson:
Posséder et jouir, dans le siècle où nous sommes,
C'est la règle de tout, la devise des hommes.

SPENCER.

Jouissons donc, mon cher; je suis pour les plaisirs:
Il faut se rendre heureux, contenter ses désirs;

NORLIS.

Ainsi que moi, tu peux être un grand personnage.

Pour avoir du crédit, je songe au mariage....
Oui, peut-être Arabel....

SPENCER.

Elle est folle à l'excès.

NORLIS.

Qu'importe, si je puis obtenir du succès?
Penses-tu que l'amour m'abuse, me captive?
Beau-frère du Ministre, on me craint, et j'arrive.
Sois l'époux de Jenny, cherche à gagner son cœur,
Je te promets bientôt le rang d'ambassadeur.

SPENCER.

Oui, tout est arrêté, je deviens politique;
D'être un homme d'Etat à la fin je me pique.
Je suis assez aimable : eh bien! j'intriguerai,
J'aurai pour moi le sexe, et dès-lors je plairai :
De l'ambassade, enfin, voilà bien la science.

NORLIS.

Il faut toujours, mon cher, crois mon expérience,
Offrir, mais sans donner; promettre, sans tenir;
Parler peu du présent, et vanter l'avenir.

SPENCER.

Si ce n'est que cela, d'honneur, je suis habile;
Avec mes créanciers, je n'ai pas d'autre stile;
Je leur promets sans cesse, et jamais ils n'ont rien.

NORLIS.

Te voilà diplomate, et tu l'entends très-bien.

SPENCER.

As-tu tout calculé ?

NORLIS.

La fortune t'appelle.

SPENCER.

Cependant, de milord la puissance chancelle.
Je tiens à l'ambassade.... on répète en secret
Que, sous très-peu de jours, le duc de Sommerset.....

NORLIS.

Je sais tout.... Si milord entrait dans sa famille ;
De Sommerset, enfin, s'il épousait la fille ?...

SPENCER.

Mais il aime Amanda : tout va se terminer.

NORLIS.

Mais songe qu'avant tout il aime à gouverner.

SPENCER.

Son hymen est certain.

NORLIS.

Allons, tu me fais rire.
Un mot peut tout changer ! un instant tout détruire !
Le roi chérit le duc, il aime Mortimer.....
S'il veut cette union.... Qu'en pense-tu, Spencer ?
Du Ministre elle accroît les honneurs, la puissance.
Tout s'arrange à Windsor... oui, j'ai quelque espérance...
Jaloux de conserver, d'étendre son crédit,
En vrai dissipateur il s'est toujours conduit ;

Il a tout prodigué (preuve de sa faiblesse),
Les places, les faveurs, jusques à sa richesse;
Même près du trésor il se trouve engagé:
Moi, sur ce grand secret, je me suis arrangé;
A mon gré, je prépare ou je calme l'orage.
Dans ce moment, Spencer, je fais naître un nuage,
Qui pourra de Milord troubler la passion:
Je veux contre l'Amour armer l'Ambition.

SPENCER.

S'il vient à succomber?

NORLIS.

Alors, je l'abandonne.

SPENCER.

N'est-ce pas un peu fort?

NORLIS.

Comment, cela t'étonne!
Mon cher, sur ce théâtre où l'on voit tour-à-tour
Le crédit s'élever et tomber en un jour,
Devons-nous écouter un préjugé vulgaire?
Nous vivons, entre nous, dans un état de guerre.

SCENE III.

NORLIS, SPENCER, MORTIMER, GERWIS.

MORTIMER, *à Gervis.*

Faites venir Wilson. Je l'attends en ces lieux.

GERWIS.

A part.
Tout n'est pas terminé... Monsieur Wilson?

MORTIMER.

Lui-même.

NORLIS, *à part.*

Monsieur Wilson !... vraiment, ma surprise est extrême.

MORTIMER.

M'entendez-vous ? Sortez.

NORLIS.

Lançons le dernier trait.

MORTIMER, *bas à Norlis, sans voir Spencer.*

J'arrive de Windsor.

NORLIS.

Etes-vous satisfait ?

MORTIMER.

A mon aspect, les uns gardaient un froid silence ;
D'autres, avec adresse, évitaient ma présence ;
Tous dirigeaient sur moi des regards inquiets...
Surpris en voyant Spencer à sa gauche.
Je ne vous cache rien, vous savez mes secrets ;
Je ne puis mieux placer, je crois, ma confiance.
A part.
Ah ! je viens de commettre une grande imprudence !...

SPENCER.

De me mander ici, Milord m'a fait l'honneur !

MORTIMER.

Près de votre oncle Arthur, vous êtes en faveur.

SPENCER.

Il a quelques bontés....

MORTIMER.

De ses soins, de son zèle,
Je demande à l'instant une preuve nouvelle.

SPENCER.

Vous obéir, Milord, est mon premier devoir.

MORTIMER.

Je sais que sur le duc il a quelque pouvoir.
Je veux qu'il rétablisse entre nous l'harmonie.
Nous sommes les jouets de quelque perfidie :
J'estime Sommerset, et je ne conçois pas
Ce qui peut, chaque jour, susciter nos débats
Sans cesse l'irriter contre le Ministère.

SPENCER.

Mon oncle Arthur fera tout ce qui peut vous plaire.

NORLIS.

L'oncle de mon ami s'estimerait heureux
Si Milord accueillait le plus cher de ses vœux;
Si son aimable nièce....

SPENCER.

Oui, Milord, l'espérance,
De former avec vous cette heureuse alliance,
Flatterait sa pensée !... Il m'en parle toujours....
Je vous devrais, Milord, le bonheur de mes jours.

MORTIMER.

Vous pourriez, je le crois, rendre heureuse ma nièce ;
Mais nous en causerons... Songez que le tems presse...

SPENCER.

De vous seul désormais, dépendra mon bonheur !

NORLIS, *bas, à Spencer.*

Sois prudent, il s'agit du rang d'ambassadeur.

Spencer sort.

SCÈNE IV.

MORTIMER, NORLIS.

NORLIS.

Par cet espoir, Milord, vous flattez sa chimère.

MORTIMER ; *il change entièrement de ton.*

Pour la sacrifier, ma nièce m'est trop chère ;
La marier, Norlis, sans consulter son cœur,
Ce serait abuser de mes droits de tuteur :
Je dois veiller sur elle et sur sa destinée....
Ce jeune fou peut-il songer à l'hymenée....

NORLIS.

Son oncle est très-puissant, en crédit à la cour....

MORTIMER.

Je le sais.

NORLIS.

On l'accueille... Il y va chaque jour.

MORTIMER.

Il est vrai.

NORLIS.

Lord Arthur cherche à vous être utile.

MORTIMER.

J'en conviens.

NORLIS.

Ce moment est assez difficile.
On intrigue, Milord.... A Londres, Sommerset,
Avec lord Clarendon, tient un conseil secret.
Dans ce conseil, Milord, une censure amère,
Attaque chaque jour les plans du ministère.

MORTIMER.

Quoi! tous les deux, Norlis, pour troubler mon repos,
De mille passions, agiteraient les flots.

NORLIS.

Clarendon est puissant par sa haute naissance,
On dit qu'avec ce duc il forme une alliance,
Qu'il épouse sa fille, et pour vos ennemis,
Milord, c'est un triomphe.

MORTIMER.

Ah! pour rendre, Norlis,
Leurs efforts impuissans, il faut avec adresse,
Des hommes à talens caresser la faiblesse.
Le bill que je présente, annonce un grand projet,
Je satisfais l'orgueil, et sur-tout l'intérêt....
L'orgueil et l'intérêt!... Si j'obtiens la victoire,

Toute la nation s'intéresse à ma gloire;
Approuve mes desseins, jouit de mes succès,
Et je tiens dans mes mains et la guerre et la paix.
En un mot, je gouverne... et protecteur fidèle,
J'aime à récompenser les talens et le zèle.

SCÈNE V.

ARABEL, MORTIMER, NORLIS.

ARABEL.

Les plus grands orateurs, avec empressement,
Pour servir vos desseins, iront au parlement:
J'ai vu Cliford....

MORTIMER.

Eh bien!

ARABEL.

Vous aviez ma promesse:
Comptez sur ses talens, sur sa délicatesse.

MORTIMER.

Et Bonfield?

ARABEL.

Qui, Bonfield? Il défend vos projets
Enfin, tous mes amis sont dans vos intérêts.

MORTIMER.

A merveille!

ARABEL.

Comment! vous en doutiez, mon frère.
Toujours l'art d'intriguer se lie à l'art de plaire;

Et comme notre sexe a reçu ce bienfait,
En intrigue, une femme est un être parfait.
C'est une qualité qui nous est naturelle,
Qui ne m'appartient pas; elle est universelle.

MORTIMER.

Dans le monde, chacun a son emploi, ma sœur.

ARABEL.

Le nôtre est de régner en maîtrisant le cœur,
De triompher toujours des esprits indociles :
Aussi, la politique, en ses ruses fertiles,
De nos grâces, sans cesse, emprunte les secours;
Par un mot, un regard, nous régnons dans les cours...

NORLIS.

On ne peut résister à votre aimable empire;
Oui, je le sens : vous plaire est l'honneur où j'aspire,
Et l'amour....

ARABEL.

De l'amour!... ce serait un travers;
Je puis vous épouser, mais non prendre des fers...
Il faut suivre mes goûts et ma philosophie;
La politique seule est l'ame de ma vie.
On pense que mon sexe est fait pour soupirer;
Par de nobles penchans, moi, je veux l'honorer,
M'occuper de l'Etat, de la paix, de la guerre,
Tenir, par quelques points, toujours au Ministère.
Vous concevez, Monsieur, qu'avec ce sentiment,
J'abandonne l'amour aux héros de roman.

SCÈNE VI.

ARABEL, MORTIMER, MILLMAN, JENNY, NORLIS.

MILLMAN.

Sais-tu bien qu'à la fin je perdais patience ?
Tu me laisse tout seul; c'est de l'indifférence :
Sans ma chère Jenny, j'aurais beaucoup d'humeur.

MORTIMER.

Je suis vraiment esclave !

MILLMAN.

En ce cas, serviteur;
Je ne veux point tronbler ton brillant esclavage :
Il faudra, je le vois, déserter ce rivage,
Vous quitter pour toujours.

JENNY.

Mon oncle, c'est très-mal !

MILLMAN.

Vous aller me trouver, sans doute, original :
Fidèle aux vieilles mœurs, je suis digne de blâme;
J'aime grossièrement avec toute mon âme,
A Mortimer.
Et je vais t'accabler de mille questions....
A Arabel.
Vous recevrez aussi mes observations....
Mais, quel est ce monsieur?

NORLIS, *à Arabel.*

Monsieur est votre frère?

A Millman.

Tout le monde savant vous aime, vous révère,
Vous admire, Monsieur.

MILLMAN, *à part.*

Ah! c'est un courtisan....
Je vous suis obligé.... mais le monde savant
Ignore que j'existe.

NORLIS.

Ah! Monsieur, vos voyages,
De l'Europe enchantée uniront les suffrages.
Le siècle vous attend, fixe sur vous les yeux;
Ne nous refusez pas vos Recueils précieux.

MILLMAN, *à part.*

Le traître de flatteur!.... Je ne sais que lui dire.

NORLIS.

Auprès de vous, Monsieur, on ne peut que s'instruire;
Je reviendrai souvent pour vous faire ma cour.

SCÈNE VII.

ARABEL, MILLMAN, MORTIMER, JENNY.

MILLMAN.

Oh! d'un homme puissant c'est ici le séjour!
Mortimer est ministre, et moi, je suis son frère:

En raillant.

Ce langage dit tout.... Comme on me considère!

ARABEL.

Est-ce vous offenser?

MILLMAN.

Comme je suis savant!
Tout le monde m'admire, et mon siècle m'attend.
Je ne connaissais pas encore tout mon mérite.

MORTIMER.

C'est un de nos amis.

MILLMAN.

Je vous en félicite.

SCÈNE VIII.

ARABEL, MORTIMER, MILLMAN, JENNY, WILSON.

WILSON, *à part.*

Milord m'a demandé?... mon sort est arrêté....

MORTIMER.

Monsieur, mettez en ordre, avec célérité,
Tous les papiers secrets tenant au Ministère.

WILSON.

Je sais que vous prenez un nouveau secrétaire:
J'ai tout prévu, Milord, et le travail est prêt.

JENNY.

Monsieur Wilson s'en va.

MILLMAN.

Quel en est le sujet?

WILSON, *avec calme et noblesse.*

Vous m'ôtez le bienfait de votre confiance,
Mais je suis enchaîné par la reconnaissance,
Et plus d'un souvenir restera dans mon cœur.

MILLMAN.

Que se passe-t-il donc?

MORTIMER, *dissimulant.*

Wilson est dans l'erreur.

JENNY.

Je respire!

MORTIMER.

A Bombay, j'ai besoin de son zèle.
Une affaire demande un agent, sûr, fidèle,
Qui serve dignement et l'Etat et le roi.
Je vous donne, Monsieur, cet honorable emploi....
A Millman.
Je manifeste assez que son sort m'intéresse.

MILLMAN.

Ce titre, cher Wilson, honore ta jeunesse.

MORTIMER.

Le gouverneur attend les ordres de la cour;
Vous mettrez à la voile avant la fin du jour.

JENNY.

O ciel!

ARABEL, *bas à Jenny.*

Pourquoi ces pleurs?

JENNY, *bas à Arabel.*

Avec indifférence,
Puis-je perdre, Madame, un ami de l'enfance?

WILSON.

Le rang que vous m'offrez présente un grand éclat;
Mais j'abjure à jamais les affaires d'état:
J'ai recherché la gloire, et sur-tout votre estime;
Du plus beau sentiment vous m'avez fait un crime;
Vous soupçonnez, Milord, une louable ardeur.
Je ne désire plus ni gloire, ni faveur:
L'étude des beaux-arts et la philosophie
M'occuperont, Milord, le reste de ma vie;
Je renonce à jamais à toute ambition.

MORTIMER.

Vous pouvez être utile à votre nation;
Je vous donne une place au-dessus de votre âge,
Et vous n'acceptez pas un si grand avantage!

WILSON.

Non, Milord.

MILLMAN.

Wilson, ceci m'étonne un peu.
Mais pourquoi donc?

JENNY *à part.*

Il craint d'abandonner ce lieu.

WILSON.

Plus que dans l'Inde, ici, je me crois nécessaire;
Ma place, désormais, doit être en Angleterre,

A Londre..... Oui, Milord.

MORTIMER, *à part.*

C'est un ambitieux.

ARABEL.

Mais nous perdons, mon frère, un instant précieux.....
Je dois avoir chez moi brillante compagnie :
Entraîné par le cœur, chacun se multiplie.
C'est l'aimable Spencer qui fera les honneurs;
Il est le plus galant de nos jeunes seigneurs.
C'est qu'il a tant d'esprit, tant de moyens de plaire!
A Millman.
Vous en serez content.... soyez-en sûr, mon frère.

MILLMAN.

Oui, je n'en doute pas.

ARABEL.

Vous verrez tour-à-tour,
Chez moi se succéder les premiers de la cour.
C'est un flux et reflux d'amis sûrs, estimables,
Et je puis dire encor de courtisans aimables....
Viens, ma chère Jenny... Des grands airs, du bon ton,
Près de moi, tu vas prendre une utile leçon :
Vous nous suivez, Messieurs?

JENNY.

C'est moi qui vous annonce.

SCÈNE IX.

MILLMAN, MORTIMER, WILSON, GERWIS.

MILLMAN, *retient Mortimer.*

Tu ne t'en iras point; c'est ma seule réponse.

J'arrive, et tu me dois au moins quelques instans;
Nous avons à causer d'objets intéressans...

MORTIMER, *impatienté.*

Il est essentiel...

MILLMAN.

De toi, de mon voyage,
De Jenny, de Wilson et de ton mariage....
Mais on est mieux assis pour un long entretien....
A Wilson.
Ah! tu n'es pas de trop.

MORTIMER, *impatienté.*

Debout, on est très-bien.

MILLMAN.

Je te trouve changé; les soins du ministère
Te tourmentent, peut-être, et ta santé s'altère:
Songe bien, mon ami, que le plus heureux sort...
N'est point....

GERWIS.

Le trésorier veut parler à Milord.

MORTIMER, *étonné, se lève avec précipitation.*

O ciel! le trésorier!

MILLMAN.

A peine je commence....

MORTIMER.

A part. *Haut.*
Quel nouvel embarras!... Je lui dois audience.

MILLMAN.

Sans doute : un trésorier est un homme important!

MORTIMER, *en s'éloignant.*

Enfin, vous permettez?... Je ne suis qu'un instant.

MILLMAN.

Le trésor avant tout!... à mon premier voyage,
Je te fuis pour jamais.... si j'en ai le courage.

SCENE X.

MILLMAN, WILSON, GERWIS.

MILLMAN.

Pour l'embrasser plutôt, j'ai passé jour et nuit;
Voilà ma récompense, il me voit et me fuit....
Mais laissons le Ministre... Eh! dis-moi, sans mystère,
Ce qui peut t'empêcher de quitter l'Angleterre,
D'être utile à l'Etat, de partir en ce jour?

WILSON.

C'est la reconnaissance.... et peut-être l'amour.

MILLMAN.

L'amour!

WILSON.

Mais quels que soient sa force, son empire
Ce n'est pas le moment, Monsieur, de vous instruire
D'un secret qui jamais n'est sorti de mon cœur.
Ce qui, dans cet instant me retient, c'est l'honneur,

Les égards, l'amitié : ma chaîne est éternelle.
Le Ministre abusé peut soupçonner mon zèle;
Mais, moi, je ne dois pas m'éloigner de ces lieux,
Lorsqu'il est entouré d'ennemis, d'envieux,
De courtisans jaloux que sa gloire humilie,
Et qui, dans le silence, arment la calomnie....
Si je partais, Monsieur, quand je crains un éclat,
Si je l'abandonnais, je serais un ingrat!

MILLMAN.

Quand tu crains un éclat!... parle : que veux-tu dire?

WILSON.

Pour le perdre, Monsieur, on s'agite, on conspire.
Peut-être, j'en crois trop un vain pressentiment;
Mais, pour lui, je redoute un grand évènement,
Et cherche à découvrir d'où peut naître l'orage!
On blâme le Ministre, on l'accuse, on l'outrage.
Les services rendus s'effacent dans les cœurs :
Je vois des ennemis dans ses plus grands flatteurs;
Mais pour m'en assurer, je veux avec adresse,
Suivre ses courtisans qui le trompent sans cesse,
Juger leurs actions, écouter leurs discours :
Quand je crois les tenir, ils m'échappent toujours.
Peut-être je saurai deviner leur pensée,
Et montrer, au grand jour, leur ame intéressée.
L'homme d'état m'éloigne, il doit être obéi,
Mais de lord Mortimer, je suis toujours l'ami :
Rien ne peut m'empêcher de chérir votre frère.

MILLMAN.

Je vois qu'il peut compter sur un ami sincère,

Empressé, délicat, sur un cœur généreux....
Je veux, dans le salon, juger tout par mes yeux;
Et si ses courtisans autour de moi s'empressent,
Sont bas, adulateurs, me flattent, me caressent,
Me traitent de savant, d'illustre voyageur,
Tu t'abuses, mon frère est en grande faveur.

WILSON.

Monsieur, je vais trouver des êtres respectables,
Par Milord dédaignés, ses amis véritables,
De tout ce qui se passe ils doivent m'avertir;
Je m'éloigne de lui, mais c'est pour le servir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

ARABEL, JENNY.

ARABEL.

Sur tous ces lords, Jenny, quels sont tes sentimens?

JENNY.

Qu'ils sont polis, ma tante!

ARABEL.

Aimables!

JENNY.

Oh! charmans!
Ils m'ont dit, mille fois, que je suis fort jolie;
Que j'ai des yeux très-beaux, une grâce infinie:
C'est honnête; je crois.

ARABEL.

Vraiment! c'est à ravir!

JENNY.

J'écoutais leurs discours avec un grand plaisir!
J'ai même répondu; mais assez bien, ma tante.

ARABEL.

Quand tu suis mes conseils, on te trouve charmante.

JENNY.

Ma tante a bien raison.... Devait-on si long-temps
Me laisser à Walkfield; car enfin, j'ai seize ans :
Amanda m'apprenait à soigner un ménage.

ARABEL.

Ah! fi donc!

JENNY.

A broder, à faire quelque ouvrage,
A lire les auteurs de notre nation.

ARABEL.

Elle a bien négligé ton éducation :
Je veux m'en occuper.

JENNY.

Ah! que ma tante est bonne!

ARABEL.

Ce soir, il faut qu'au bal on t'offre la couronne;
Tu seras la plus belle.

JENNY.

Ah! je me connais bien :
Cela ne se peut pas.

ARABEL, *à demi-voix.*

Ma chère, ne dis rien :
Des brillans orneront ce soir ta chevelure.

JENNY.

Des brillans!

ARABEL.

J'ai fait choix d'une riche parure :

Toujours, dans le grand monde, il faut parler aux yeux;
Ceci ne va pas mal.

JENNY.

Des brillans iront mieux.

ARABEL.

Tu le vois, ma Jenny, je cherche à te distraire,
Londre et ses agrémens, enfin, doivent te plaire?

JENNY.

Je suis embarrassée un peu dans mes désirs :
Vous chérissez la ville et ses nombreux plaisirs,
Moi, je l'aime beaucoup, ainsi que la toilette;
Mais Amanda se plaint que je deviens coquette,
Que j'ai perdu le goût de la simplicité :
Pour plaire à toutes deux, je voudrais en été,
Lorsque tout à mes yeux embellit la nature,
Demeurer à Walkfield, sans luxe, sans parure;
Mais dans l'hiver aussi, je parle sans détour,
J'aime assez le grand monde, et la ville et la cour :
Mon plan n'est-il pas fait, ma tante, avec sagesse?

ARABEL.

Abandonne Walkfield... Ton bonheur m'intéresse :
Quel seigneur te plairait? Il faut parler raison.

JENNY.

Madame, ce serait toujours monsieur Wilson.

ARABEL.

Wilson!

JENNY.

S'il était lord?

ARABEL.

Y songes-tu ?

JENNY.

J'espère
Qu'il le sera.

ARABEL.

Comment ! un simple secrétaire !
Aimeriez-vous Wilson ?... Pourquoi cet embarras ?

JENNY.

Je l'estime beaucoup.

ARABEL.

Mais tu ne l'aimes pas ?
C'est répondre à merveille, et je suis très-contente.

JENNY, *à part.*

Je ne lui dis pas tout, quoiqu'elle soit ma tante.

SCÈNE II.

ARABEL, JENNY, MORTIMER. *Il est triste et accablé.*

ARABEL.

Vous êtes inquiet.

JENNY.

Nous sommes tous heureux :
Mon oncle seul est triste : il n'est jamais joyeux.

MORTIMER.

Je le suis, mon enfant.

JENNY, *à part.*

Oh ! comme il est sévère !

ARABEL.

Vos amis empressés vous attendent, mon frère.

MORTIMER.

Je vais tout réparer, ma sœur.

JENNY, *bas, à Arabel.*

Eloignons-nous.

ARABEL, *à Mortimer.*

Songez à notre bal : oh ! je compte sur vous !
Je réunis des gens d'une haute importance.

JENNY.

Le déjeûner fini, notre fête commence.

SCENE III.

MORTIMER, *seul.*

Le caissier-général, pour moi, s'est engagé;
Empêchons qu'il ne soit surpris, interrogé.
Rien ne peut arrêter la force d'une enquête...
Je pourrais me trouver au fort de la tempête.
Quand je cherche un bonheur qui s'éloigne toujours,
Sommerset, Clarendon veulent flétrir mes jours!
S'ils savaient qu'au trésor!... A l'instant, ce mystère
Deviendrait l'entretien de toute l'Angleterre....
J'ai pourtant immolé mes plus chers intérêts
Aux destins de l'Etat, à d'illustres projets;
Mais l'esprit de parti ne rend jamais justice...
Je saurai de mes biens faire le sacrifice...

Il s'agit de l'honneur... Je puis facilement...
Mais dois-je par moi-même agir en ce moment?
Un mot peut me trahir, armer la calomnie;
De tous ces cœurs jaloux, craignons la perfidie.
On cherche ma ruine, on m'observe en tous lieux:
La haine a, près de moi, des oreilles, des yeux;
Elle interprétera jusques à mon silence...
Norlis peut me servir... Je connais sa prudence...
Il est zélé, discret, c'est un homme d'honneur,
Et dès-lors qu'il aspire à la main de ma sœur,
Ma confiance en lui devient très-légitime,
Et je dois lui donner cette preuve d'estime:
Je l'attends, et bientôt...

SCÈNE IV.

MORTIMER, MILLMAN. *Il revient du déjeûner.*

MILLMAN, *sur un ton railleur.*

Ah! je suis enchanté!
Mais quel cercle d'amis! quelle société!
Elle est vraiment choisie et faite pour me plaire!

MORTIMER, *avec humeur.*

Vous plaisantez toujours!

MILLMAN.

Oh! belle est la matière!
Le tableau que j'ai vu fatigue encore mes yeux.
Un ramas d'étourdis, jeunes ambitieux,
Qui lancent à plaisir mille traits satyriques,
Contre les défenseurs de tous droits politiques,

Et parlent sans égard et sans ménagemens,
Des peuples, des Etats et des gouvernemens :
Voilà donc tes amis, tes partisans!

MORTIMER.

Mon frère...
Ainsi que vous j'estime un noble caractère;
Tous ces hardis penseurs n'ont tous que mon mépris.

MILLMAN.

Pourquoi les accueillir?

MORTIMER.

Vous en êtes surpris?

MILLMAN, *en raillant.*

Moi, je suis du vieux temps, et peu fait à l'usage.

MORTIMER.

Un ministre en ces lieux, quel que soit son courage,
Dès qu'il tient dans ses mains le timon de l'Etat,
Peut-il le diriger, mon frère, avec éclat,
Si de certains amis n'assurent sa puissance?
Vous ne connaissez pas quelle est leur influence :
Nos grands hommes d'état, esclaves de nos mœurs,
Les ont toujours comblé de places et d'honneurs;
Et, par eux, terrassé les efforts de l'envie;
Cependant chaque siècle honore leur génie.
En suivant leur exemple, ou flatteur ou flatté,
Un ministre a des droits à l'immortalité.

MILLMAN.

Ainsi tout dégénère, et le siècle où nous sommes

Avilit la pensée et dégrade les hommes.
Votre esprit mercantile a corrompu les mœurs,
Du sceau de l'égoïsme il a frappé les cœurs.
Il n'en peut rien germer de noble, de sublime;
On ne met plus de prix aux vertus, à l'estime;
Le présent seul est tout... Aussi, tel orateur
Te vend son avenir pour un jour de faveur.

MORTIMER.

Mon frère, un philosophe est mauvais politique.

MILLMAN.

Ah! voilà le grand mot, avec lui tout s'explique.
Un ministre imprudent forme-t-il des projets,
Bien dangereux, bien foux, indignes de succès,
Que censure à bon droit la plus sage critique;
Pour les défendre, il dit : J'agis en politique.
On pourra, s'il le faut, déchirer un traité,
Des pavillons amis ravir la liberté,
Blesser des nations les droits les plus augustes,
Tout se permettre, enfin, sans cesser d'être juste;
Car c'est par politique, et dès-lors tout est bien :
La politique est tout, la morale n'est rien.

MORTIMER.

Croyez que je pourrais aisément me défendre;
Mais nous ne parviendrons jamais à nous entendre....
Parlons de mon hymen : a-t-il votre agrément?

MILLMAN.

Ton choix me plaît beaucoup, je le dis franchement.
On vante d'Amanda, la vertu, le mérite....

MORTIMER.

On lui rend donc justice.

MILLMAN.

Et je t'en félicite.

MORTIMER.

Ah! nous sommes d'accord!

MILLMAN.

Depuis vingt ans, je crois,
Il faut en convenir, c'est la première fois.

MORTIMER.

J'éprouve un sentiment que rien ne peut détruire;
L'amour et la raison assurent son empire.
Lorsqu'une femme unit les grâces, la candeur,
Aux charmes de l'esprit, aux qualités du cœur,
L'amour qu'elle fait naître est un heureux partage.
Qu'il est doux de l'aimer, et de lui rendre hommage!
L'imagination embellit son tableau;
Le dernier jour, près d'elle, est toujours le plus beau.
Mon hymen à Windsor est ignoré, mon frère;
Il se fait sans éclat, dans le plus grand mystère.

SCÈNE V.

MORTIMER, MILLMAN, AMANDA.

MILLMAN.

Ah! nous parlons de vous.

MORTIMER.

Oui, Madame, à l'instant,
Je louais vos vertus, et le sort qui m'attend.

MILLMAN.

A son enthousiasme, on voit bien qu'il vous aime;
Dès qu'il parle d'amour, sa chaleur est extrême.

AMANDA.

Quand on aime, Milord, on s'aveugle aisément.
J'attends toujours de vous le même sentiment.

MORTIMER.

Ah! Madame, en douter, serait peu me connaître!

AMANDA.

De votre ame, Milord, êtes-vous toujours maître?
Des désirs étendus, trop d'occupations,
Nuisent souvent, Milord, à nos affections.
Alors tout ce qui fait le charme de la vie,
Perd bientôt ses attraits et souvent nous ennuie;
L'amour est une chaîne et l'hymen un devoir:
Pour goûter leur douceur et pour les concevoir,
Il faut s'en occuper. Oui (je dois vous le dire),
Il faut se plaire un peu sous leur aimable empire,
Mettre tout en commun, les peines, les secrets.

MILLMAN.

Et les hommes d'état sont souvent trop discrets.

AMANDA.

Milord, quand vous aurez une triste pensée,

Vous me la confierez : j'y suis intéressée.
Mais alors, seulement, je dirai : Je le veux!
Je n'exigerai rien quand vous serez heureux.

MORTIMER.

Ah! par vous, j'aperçois une route nouvelle!
La gloire désormais me semblera plus belle.

AMANDA.

Milord, vous le savez, je cherche peu l'éclat.

MORTIMER.

Je prétends, à Windsor, laisser l'homme d'état :
Oui, croyez que jamais, les soins du Ministère,
Ne priveront ce cœur du besoin de vous plaire.

AMANDA.

Combien je suis sensible à ces marques d'amour

SCENE VI.

AMANDA, MORTIMER, MILLMAN,
SPENCER. *Il est en gaîté.*

MILLMAN.

Ah! voici le plus gai de tes amis du jour!

SPENCER.

A Mortimer.
Mais, Milord, tout le monde attend votre présence;
C'est un chagrin profond causé par votre absence.
Nous venons d'honorer, par plus d'une santé,

Il regarde Mortimer, Millman et Amanda.

Les talens, la sagesse, ainsi que la beauté...
D'honneur, nous composons une belle assemblée;
C'est un bruit!... Nous avons la tête un peu troublée.
Le champagne mousseux pétille avec éclat,
Et déjà l'on commence à parler de l'Etat.
A vous le dé, Milord, venez vous mettre à table;
Le bouquet d'un vin frais rend l'esprit plus aimable:
On cause en même temps de cent peuples divers,
Et même en un clin-d'œil on juge l'univers;
Vous avez réuni de très-grands politiques
Qui vous proposeront des projets magnifiques.
Ne laissez pas languir vos intimes amis;
C'est leur attachement qui les a réunis.
Je suis ambassadeur, et vous une puissance,
Et je viens proposer un traité d'alliance.

MORTIMER, *à demi-voix à Spencer.*

Il faut, mon cher Spencer...

SPENCER, *très-haut.*

Parlez, et j'obéis.

MORTIMER, *à demi-voix.*

Retourner chez Arthur.

SPENCER, *très-haut.*

Fort bien!... A nos amis,
Il faut vous présenter, et je pars au plus vîte.
Ah! mon oncle sera charmé de ma visite!
Il doit avoir le spleen, et ma vive gaîté,

En l'agitant un peu, lui rendra la santé.
Je suis son héritier et prolonge sa vie :
Le trait n'est-il pas beau ?...

MILLMAN.

J'aime assez sa folie.

SPENCER.

Je vole à son secours, et reviens dans l'instant.

Il sort.

MILLMAN.

Il m'amusait beaucoup ; son esprit est piquant.

SCÈNE VII.

MORTIMER, AMANDA, JENNY, MILLMAN, ARABEL.

Jenny et Arabel sont parées.

MILLMAN.

De quel éclat, Jenny, je te vois entourée !

JENNY.

Pour le bal de ce soir, ma tante m'a parée.

ARABEL.

Ne la trouvez-vous pas, mon frère, on ne peut mieux ?
Pour vous la présenter, je reviens en ces lieux.

MORTIMER.

Je la trouve très-bien ! Quelle riche parure !...

MILLMAN.

J'en suis tout ébloui....

JENNY *se regardant dans une glace.*

La charmante coëffure !

AMANDA, *à part.*

On voit toujours en elle un peu de vanité.

JENNY.

Je danserai, je crois, avec légèreté :
Pour bien danser, il faut être vive et légère.
Et même, dit ma tante, un peu chercher à plaire.

MORTIMER.

Nous sommes réunis, il faut en ce moment,
Aller de notre hymen signer l'engagement.

MILLMAN.

Le sort m'a bien servi. J'achève mon voyage
Pour être le témoin de votre mariage.
Je puis donc désormais vous appeler ma sœur.

AMANDA.

Monsieur, un nom si doux est bien cher à mon cœur.

MILLMAN.

Je suis toujours charmé lorsque l'hymen allie
A quelque vanité beaucoup de modestie,
A trop d'ambition, les plus simples désirs,
L'amour de la retraite à celui des plaisirs ;
Enfin, de la franchise à de la politique.

ARABEL.

Ah ! soit dit en passant, c'est un trait satyrique.

MORTIMER *à Arabel.*

Mais il vous rend justice, et j'en suis enchanté.

ARABEL.

D'un éloge pareil, mon sexe est peu flatté :
Il semble à vos discours, que, pour être parfaite,
Une femme doit vivre au sein de la retraite,
Végéter tristement, sans nulle ambition,
Qu'à vous seul appartient la domination;
Que dans la gravité se trouve le génie :
La pensée est en nous une vive saillie,
Un trait rapide et prompt, qui part à volonté;
Il frappe et disparaît par sa légèreté.
Nous n'en sommes pas moins philosophes, poëtes,
Politiques profonds, et tout ce que vous êtes.

SCÈNE VIII.

AMANDA, JENNY, MORTIMER, MILLMAN, ARABEL, NORLIS.

Grand mouvement. Tout change ici; Mortimer reprend ses idées ambitieuses; il est agité.

MORTIMER *allant au-devant de Norlis.*

C'est vous, Norlis?

NORLIS.

Milord!...

MORTIMER.

Vous êtes agité...

Expliquez-vous.

NORLIS.

Milord !... Ah ! quelle indignité !

ARABEL.

Que se passe-t-il donc ?

MORTIMER.

Mais pourquoi ce silence ?

NORLIS.

Il n'est plus de vertu, plus de reconnaissance ;
Cliford est contre vous.

MORTIMER.

Cliford me trahirait !
Songez qu'il me doit tout, et que son intérêt...

NORLIS.

Bonfield s'unit à lui contre le Ministère.

MORTIMER.

Contre le Ministère !

ARABEL.

Ah ! c'est une chimère !

NORLIS, *bas à Arabel.*

La cour sert nos desseins ; tout est exécuté...
Votre projet, Milord, peut être rejeté.

MORTIMER.

De perfides amis trompent ma confiance.

NORLIS.

L'hymen de Clarendon se prépare en silence :
S'il s'achève, Milord, craignez ses partisans.

MORTIMER.

Et comment empêcher...

NORLIS.

Sans doute, il n'est plus temps.

MORTIMER.

Inquiétez le duc, alarmez sa prudence ;
De ce jeune Spencer nourrissez l'espérance ;
De Cliford, de Bonfield flattez la passion ;
Offrez, accordez tout à leur ambition.

MILLMAN, *à part.*

A quel abaissement la politique entraîne !
Elle honore le vice, et sourit à la haine.

AMANDA.

Quoi ! jamais de repos !

NORLIS.

Il faudrait, chaque jour,
Accueillir tous ces lords, favoris de la cour.

MILLMAN *à Mortimer.*

Accueillir des ingrats ! Quelle faiblesse extrême !

MORTIMER.

Leur crédit est puissant.

MILLMAN.

Tu te trahis toi-même.
D'après ce que j'entends, ils sont tes ennemis.

MORTIMER.

Je compterais sur eux, s'ils étaient mes amis :
Songez donc qu'il s'agit d'obtenir leur suffrage ;
Songez qu'ils peuvent nuire.

MILLMAN, *en raillant vivement.*

A merveille, courage :
« Prévenir qui nous aime ; allons, quelle pitié (1) !
« Doit-on à ses amis des preuves d'amitié ?
« C'est envers les méchans, quand ils nous sont utiles,
« Que nous devons toujours être souples et dociles ;
« Il faut les accabler de tendresse, d'égards,
« Deviner leurs désirs, épier leurs regards ;
« Mais pour l'homme d'honneur et l'ami véritable,
« C'est déjà beaucoup trop de l'admettre à sa table. »
Avec cette morale, on peut aller bien loin ;
Je conçois qu'on se fait des amis au besoin ;
Mais, moi, j'aimerais mieux un ennemi sincère.
Si tu dois à ce prix garder le Ministère,
Abjure tes grandeurs, reprends ta liberté,
Et du nom d'homme, enfin, soutiens la dignité.

MORTIMER.

Je sais me respecter.... Cette philosophie

---

(1) On passe en scène ces huit vers guillemetés.

Arrête la pensée et glace le génie.
Dans le rang où je suis, c'est toujours un devoir
De prévenir les lords et de les recevoir.

ARABEL.

On a, par ce moyen, des amis d'importance,
Toujours prêts à servir.

MILLMAN, *en raillant.*

Tant qu'on a la puissance.

MORTIMER, *troublé.*

Peut-être en ce moment, entouré d'ennemis,
On m'accable à Windsor... Si le Roi... Je frémis...

UN VALET, *remettant une lettre à Mortimer.*

Milord, c'est de la cour...

MORTIMER, *très-effrayé.*

Dieu! quel triste présage!...

Il lit haut, à part.

« Lord Arthur s'empresse d'annoncer à votre seigneurie que le Roi (*ici le Ministre frémit*), pour vous « venger de vos ennemis, vient de vous accorder l'ordre « de la Jarretière, de vous nommer duc, et de demander pour vous la main de la nièce de son plus puissant « favori, le duc de Sommerset...

Tout le monde forme tableau derrière Mortimer, et craint.

MILLMAN, *qui observe Mortimer.*

Toutes les passions animent son visage.

MORTIMER.

Non, je ne reviens pas de mon saisissement!
Enfin, me voilà duc.

AMANDA.

C'est un évènement!

MORTIMER *continue de lire.*

« Venez à Windsor, remercier le prince. Je sollicite « à mon tour l'aimable Jenny pour lord Spencer, mon « neveu. J'espère que, tous unis, votre puissance sera « désormais inattaquable. »

Pendant qu'il lit, tout le monde le regarde attentivement. Tous les sentimens ambitieux se peignent sur ses traits.

AMANDA.

A part. *A Mortimer.*

Ah! je crains tout pour lui!... Mais quel trouble vous presse,
Qu'avez-vous?

MORTIMER, *troublé.*

Ce n'est rien.

AMANDA, *effrayée.*

Rassurez ma tendresse.

MORTIMER, *à part, agité, lisant.*

Quel coup pour Clarendon!

MILLMAN.

Est-il quelque danger?

AMANDA.

Quelque soit votre sort, je veux le partager.

MORTIMER.

Non : ne redoutez rien.

MILLMAN.

Compte bien sur ton frère.

JENNY.

Sur moi.

MORTIMER, *à Amanda.*

Le roi saura combien vous m'êtes chère !

AMANDA.

Si vous perdez, Milord, vos grandeurs en ce jour,
Il vous reste mon cœur.

MORTIMER, *embarrassé, et regardant sa lettre.*

Je me rends à la cour.

AMANDA.

Revenez au plutôt dissiper nos alarmes.

MORTIMER.

Je suis... je suis tranquille... Ah ! retenez ces larmes.
Une affaire d'état m'appelle auprès du roi ;
On me mande : obéir est ma première loi.
Mais soyez assurée, en tous les tems, Madame,
Que vous seule aurez droit de captiver mon ame.

AMANDA, *le retenant avec vivacité.*

Mais Milord...

MORTIMER.

A part.

Je ne puis... Quel triomphe éclatant!
Le tems presse... Il le faut... Je ne suis qu'un instant.

MILLMAN.

Ah ! si ses ennemis veulent perdre mon frère ;
Le prince connaîtra son noble caractère !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

MORTIMER, *seul, ayant un ordre,* etc.

Me voilà tout à coup au faîte des honneurs !
Je suis duc, je jouis de toutes les faveurs !
De mes nobles travaux, j'obtiens la récompense;
Je triomphe, et l'envie est réduite au silence :
Arthur et Sommerset, chefs de mes ennemis,
Se rangent sous mes lois : tout est calmé, soumis;
En les flattant tous deux, par leur seule influence,
Je saurai pour long-tems, affermir ma puissance :
O brillant avenir ! Ceint du même laurier,
Toujours l'homme d'état, ainsi que le guerrier,
Quand il grave son nom au temple de mémoire,
Semble au bord du tombeau, retenu par la gloire (1).

SCÈNE II.

MORTIMER, NORLIS.

NORLIS.

Enfin, nous l'emportons... Dans toute la cité,

---

(1) Ces vers sont l'explication du tombeau du maréchal de Saxe, qui est à Strasbourg, chef-d'œuvre de Pigal.

On voit briller, Milord, la plus vive gaîté :
De votre nouveau rang, chacun se félicite;
C'est le prix glorieux, des vertus, du mérite :
Un ennemi puissant s'unit à vos projets;
Sa fille est entre vous le gage de la paix;
Clarendon n'est plus rien : cette grande alliance,
Dans vos mains, pour long-tems, assure la puissance;
Des hommes dangereux, de ce jeune Wilson,
Elle détruit l'espoir, la folle ambition.

MORTIMER.

M'unir à Sommerset! Moi, former cette chaîne!

NORLIS.

Excusez-moi, j'ai cru la nouvelle certaine :
Je le quitte à l'instant; il est très-satisfait,
Je ne vous dirai point que je sais son secret;
Mais il parle, Milord, d'entrer au Ministère,
De gouverner...

MORTIMER:

Norlis, j'ai flatté sa chimère;
Je connais son crédit et dois le ménager;
Entrer dans ses desseins.

NORLIS.

Mais sans vous engager...
Je vous entends, Milord.

MORTIMER.

Il a quelque espérance:
S'engager! c'est toujours manquer à la prudence...

Pourquoi sacrifier de mon autorité?
Ne nous rendons jamais qu'à la nécessité.

NORLIS, *à part.*

Ce mot m'explique tout... C'est de la perfidie.

MORTIMER.

Le duc, en politique, a-t-il quelque génie?
« Saurait-il conserver nos chartres, nos traités (1);
« Saurait-il maintenir ces titres adoptés
« Dans des tems de langueur, de crainte, de faiblesse,
« Où l'Europe plongée au sein de la mollesse,
« Du luxe recevant les poisons corrupteurs,
« Nous payait de son or, la perte de ses mœurs? »
Sans les tributs de l'Inde et l'empire des ondes,
Quel ministre pourrait agiter les deux mondes,
Affermir son pouvoir par la division,
De ses nobles desseins, servir l'ambition;
Offrir quelques appas au crédule vulgaire,
Et semer dans les cours, les germes de la guerre?
Ces germes répandus, croissent rapidement;
Ils troublent par degré, chaque gouvernement;
Tout s'anime... et l'Anglais, sans trouble, sans partage,
Peut du vaste Océan conserver l'héritage:
Je vois dans cet hymen, tout à coup arrêté,
Une intrigue secrète, un plan prémédité.

---

(1) A la représentation, au lieu de ces six vers guillemetés, on dit :

En connaît-il les droits, les secrets, les détours,
Lui qui de ce Wilson approuve le discours.

NORLIS, *un peu troublé.*

Vous croyez ?... Mais quel but?... Des bontés du monarque
Je vois tout simplement la plus illustre marque.

MORTIMER.

Le duc, pour partager le pouvoir avec moi,
Sur l'hymen de sa fille a fait parler le roi...

NORLIS, *à part.*

Il a tout deviné.

MORTIMER.

C'est un trait de lumière!

NORLIS.

Mais le prince vous offre une riche héritière!
Des talens!... des vertus... une grande maison...
Si vous aviez, Milord, un peu d'ambition,
Avec les Sommerset, il n'est rien d'impossible...
Refuser, c'est leur faire un outrage sensible!

MORTIMER.

Vous comptez donc pour rien les secrets de ce cœur?

NORLIS.

Il s'agit d'un triomphe!

MORTIMER.

Il s'agit du bonheur!

NORLIS.

Le monarque a parlé.

MORTIMER.

Mais il saura m'entendre.

NORLIS.

Tant d'honneurs, tant d'éclat!... J'ai peine à vous comprendre.

MORTIMER.

Je vous l'ai déjà dit, mon esprit agité,
Ne se rendra jamais qu'à la nécessité...
Arthur, pour lord Spencer, me demande ma nièce.
J'y consens : de sa main, portez-lui la promesse ;
Qu'elle soit entre nous, un gage d'amitié...
Sir Dewil, pour jamais, à mon sort est lié ;
Je connais ses talens, son zèle, son courage,
Du comté de Norfolk, il aura le suffrage...
Dans peu d'instsns, Norlis, mes plans sont discutés ;
Sommerset les protège, ils seront adoptés ;
En un mot, je triomphe, et sûr du Ministère,
Je saurai déployer un mâle caractère ;
Porter aux pieds du roi, mes vœux et mon amour,
Et... s'il se peut... confondre une intrigue de cour...

NORLIS, *à part.*

Nous serions tous joués !

MORTIMER.

Avec vous, je m'explique.

NORLIS.

Que vous êtes profond, Milord, en politique.

MORTIMER.

La politique seule, assure la faveur...
Vous savez que je dois, par raison, par honneur,

Remplir près du trésor, une avance secrète :
Engagez tous mes biens : oui, je vous le répète,
Ce prétexte pourrait servir mes ennemis;
Quoi qu'il puisse en coûter, acquittez tout, Norlis.

NORLIS.

A part.

J'obéirai, Milord... Il perdra la puissance :
Servir ceux qu'il outrage, est ma seule espérance.

MORTIMER.

Holà ! quelqu'un !... Dewil m'est bien connu !

SCÈNE III.

MORTIMER, GERWIS.

MORTIMER.

Du comté de Norfolk, personne n'est venu ?

GERWIS.

Non, Milord.

MORTIMER.

Quel retard !... Il est inconcevable !...

GERWIS, *à part.*

Oui, je veux lui parler : l'instant est favorable...
Milord...

MORTIMER.

Que me veux-tu ?... Parle sans t'émouvoir.

GERWIS, *de loin, à part.*

Je tremble, et cependant, je remplis mon devoir.

MORTIMER.

Approche.

GERWIS.

J'ai servi quarante ans votre père...

MORTIMER.

Je le sais.

GERWIS, *embarrassé.*

A part.

Oui, Milord... Allons, du caractère !...

Haut.

A son dernier moment, et j'y songe toujours...

MORTIMER.

Qu'il faut de patience !

GERWIS.

Il me tint ce discours...

MORTIMER.

Allons au fait !

GERWIS.

Milord, il connaissait mon zèle...

MORTIMER.

Fort bien !

GERWIS.

Croyez, Milord, un serviteur fidèle...

Mortimer fait un mouvement.

Qui vient vous éclairer... Oui, sur monsieur Wilson...
Il tient à vous, Milord; mais par affection :
D'oublier vos bontés, son cœur est incapable;
On cherche à vous priver d'un ami véritable...
Non, vous ne savez pas...

MORTIMER.

Laisse-moi, bon Gerwis!

GERWIS.

J'observe tout, Milord... C'est ce monsieur Norlis...

MORTIMER.

Gerwis, je n'aime pas une semblable audace.

GERWIS.

Renvoyez-moi, Milord, à la dernière place;
Mon destin, quel qu'il soit, est de vous obéir,
Je puis tout supporter, mais non pas vous trahir.
Monsieur Wilson vous aime; il est sans artifice;
J'avais besoin, Milord, de lui rendre justice :
En lui parlant de vous, j'ai vu couler ses pleurs;
Croyez le plus zélé de tous vos serviteurs :
Je suis le vieux Gerwis, vous devez me connaître;
On ne trahit jamais celui qu'on a vu naître.

MORTIMER, *lui prend la main.*

Je suis content de toi!

GERWIS.

Milord, quelle bonté!

A part, en s'éloignant.

Me voilà satisfait, j'ai dit la vérité.

SCÈNE IV.

MORTIMER, *seul.*

Ce Gerwis m'a touché... Cette chaleur extrême,
Prouve que dans Wilson, il n'aimait que lui-même.

Il a fait naître, en moi, certain pressentiment!
Si j'allais immoler!... Quel combat!... Quel tourment!
La gloire, je le sens, me présente des charmes,
Mais doit-elle à l'amour, faire verser des larmes?
Peut-être que le roi... Je tiens de sa bonté,
Ces honneurs, cet éclat, mon rang, ma dignité,
L'espoir de l'avenir, toute ma destinée...
Si mon sort dépendait de ce grand hyménée?...
Comment, lorsque je puis par de vastes projets,
Rendre illustre mon nom, et servir les Anglais,
De ces hommes obscurs, sans talens, sans génie,
J'irai grossir la foule... Ah! quelle ignominie!...
Et je perdrais le prix de dix ans de travaux:
Ah! je ne connais plus le bonheur, le repos.
Je ne suis plus à moi... Non, mon ame incertaine
N'a pas un sentiment qui ne soit une peine!...
J'aperçois Amanda, soyons calme à ses yeux.

SCÈNE V.

MORTIMER, AMANDA.

AMANDA, *en souriant.*

Le Roi vous appelait pour couronner vos vœux,
Pour vous combler d'honneurs....

MORTIMER.

Ses bontés, sa puissance...

AMANDA.

M'imposent le devoir de la reconnaissance.
De tous vos ennemis, il vient de vous venger,

Et je craignais pour vous, Milord, quelque danger.
Certain bruit...

MORTIMER.

Et quel bruit ?

AMANDA.

Je ne puis vous le taire :
Vous deviez, disait-on, perdre le Ministère :
On parlait d'un éclat....

MORTIMER.

D'un éclat !

AMANDA.

Dangereux !
Mais tout est oublié, car vous êtes heureux.

MORTIMER.

Vous saviez tout, Madame, et gardiez le silence!

AMANDA.

Oui, j'attendais, Milord, un mot de confiance;
Mais si j'ai partagé vos peines, vos regrets,
Quand tout flatte vos vœux, les miens sont satisfaits...
Je venais vous parler d'un point qui m'intéresse :
On dit qu'au lord Spencer vous donnez votre nièce;
Il faut bien réfléchir avant de s'engager;
Songez qu'il est frivole, inconstant très-léger:
Il suit des passions la fougue impétueuse.

MORTIMER.

Son oncle m'a promis.... Jenny doit être heureuse...
J'ose vous l'assurer.

AMANDA.

Vous êtes son tuteur :
Il est affreux, Milord, de déchirer un cœur.

MORTIMER.

Son cœur n'a point parlé.

AMANDA.

Mais, je crois le contraire.

MORTIMER.

Comment! elle aimerait?

AMANDA.

Je ne dois pas le taire :
Oui, je le crains, Milord.

MORTIMER.

Peut-être, sans raison...
Eh! qui supposez-vous?

AMANDA.

C'est le jeune Wilson.

MORTIMER.

Madame, vous deviez m'épargner cet outrage :
Un ingrat qui me nuit, obtiendrait mon suffrage !...
Il aurait espéré...

AMANDA.

Mais calmez-vous, Milord;
C'est un léger soupçon, et peut-être ai-je tort.

MORTIMER.

J'aime beaucoup Jenny, son bonheur m'intéresse ;
Mais je n'aurai jamais, Madame, la faiblesse,
En réglant son destin, de consulter l'amour :
Tous ces feux passagers s'éteignent en un jour.

AMANDA.

S'éteignent en un jour !
Elle se trouble.

MORTIMER.

Qu'avez-vous donc, Madame ?

AMANDA.

Ah ! vous avez porté le trouble dans mon ame !

MORTIMER.

Je parle de cet âge, où, dans un faible cœur,
L'amour n'est bien souvent qu'une première erreur...
Allez trouver Jenny : ma parole est donnée,
Rien ne peut désormais rompre cet hyménée.
Vantez-lui lord Spencer, et son nom et son rang ;
Offrez-lui le tableau du sort le plus brillant.
Des charmes de la cour colorez le prestige,
Et s'il le faut, enfin, dites que je l'exige.

SCÈNE VI.

MORTIMER, AMANDA, MILLMAN.

MILLMAN.

J'accours pour t'adresser aussi mon compliment.
De toute part, mon cher, c'est un empressement !...

Tes amis enchantés obstruaient mon passage;
Car à ton nouveau rang chacun vient rendre hommage.

MORTIMER, *à part.*

Au milieu des honneurs, je suis au désespoir!

MILLMAN.

Ils étaient enchantés du bonheur de me voir!

AMANDA.

Ce sont des procédés.

MORTIMER.

Des visites d'usage.

MILLMAN.

A Windsor, on causait d'un très-grand mariage.
A Amanda.
Il s'agissait de lui... Moi qui sais son secret...

MORTIMER, *bas à Millman.*

Vous n'avez pas parlé.

MILLMAN, *bas à Mortimer.*

Je suis franc, mais discret...
Haut.
La future est charmante et d'illustre famille :
Du duc de Sommerset il épouse la fille;
J'en ai ri comme un fou.

MORTIMER, *en faisant semblant de rire.*

Moi, j'en ris à mon tour.

MILLMAN, *à Amanda.*

C'est qu'ils ne savent pas jusqu'où va son amour.

MORTIMER.

Ah ! souvent dans le monde et sans aucun scrupule,
Des plus doux sentimens, on fait un ridicule :
La satyre ose tout : pour éviter ses traits,
Dans nos affections, soyons toujours discrets.

MILLMAN.

J'entends : l'homme d'état craint d'avouer qu'il aime
Pour paraître toujours se maîtriser lui-même.
Mais tantôt ton bonheur animait tes discours :
Tu paraissais charmé.

MORTIMER.

Mais... je le suis toujours...
Mille objets importans...

AMANDA.

Quel air d'indifférence !

MILLMAN.

As-tu quelque chagrin ? Parle avec confiance.
Je te gronde souvent, mais je suis ton ami,
Et tu sais que Millman ne l'est pas à demi.

MORTIMER.

Ah ! je connais vos cœurs !

AMANDA, *à part.*

S'il est vrai... S'il balance,
Je saurai... Mais pourquoi lui faire cette offense ?...
A Mortimer.
J'ai besoin de penser que vous êtes heureux.

Vous avez des honneurs : le roi comble vos vœux ;
Mais si jamais le sort accablait votre vie,
Songez, Milord, songez qu'il vous reste une amie.

SCÈNE VII.

MORTIMER, MILLMAN.

MORTIMER.

Ce mot a frappé là.

MILLMAN.

Des pleurs baignent ses yeux.

MORTIMER.

Toujours dissimuler! Ah! quel état affreux!

MILLMAN.

Mais je pense à Wilson. Je sais ce qui se passe ;
Avant la fin du jour, je veux qu'il rentre en grâce :
Nous l'avons élevé dès ses plus jeunes ans ;
Peut-on rompre un lien qui dura si long-tems ?
Je lui suis attaché.

MORTIMER.

C'est un ingrat, mon frère ;
Son ouvrage l'atteste.

MILLMAN.

Il prouve le contraire :
L'auteur de ce discours, ne peut être un ingrat ;
J'y vois les sentimens d'un cœur né délicat.
Il a pu se tromper ; mais enfin s'il s'abuse,
Qui peut faillir ainsi, n'a pas besoin d'excuse...

Ah ! j'aperçois Wilson... Mon cher, de la douceur ;
Je suis entre vous deux un conciliateur :
Je te rends un ami, premier bien de la vie.

SCÈNE VIII.

MORTIMER, MILLMAN, WILSON, *tenant des papiers.*

WILSON.

Milord, je viens remettre à votre seigneurie,
Ces titres, ces papiers, et j'ose vous prier,
De m'accorder l'honneur de me justifier :
Vous m'accusez, Milord, et je viens me défendre.

MORTIMER.

A part.

Expliquez-vous, Monsieur... Il convient de l'entendre...
De ses principes faux, s'il reconnaît l'erreur,
Je pourrai me servir des talens de l'auteur.

WILSON.

Vos boutés ont toujours protégé ma jeunesse,
Eclairé ma raison...

MILLMAN, *bas à Mortimer.*

Ce début m'intéresse !

WILSON.

Vous chérissez la gloire, et je m'étais flatté
Qu'un illustre laurier, en secret mérité,
Serait presqu'un garant de ma reconnaissance :
L'amour-propre inquiet, m'ordonnait le silence....

MORTIMER.

Quand on veut discuter les droits des nations,
Il faut plus de talens et de réflexions.
Le domaine des mers, est en notre puissance,
Et vous osez parler de son indépendance!

WILSON.

« Nos plus grands orateurs ont prouvé clairement, (1)
« Le droit des nations sur ce vaste élément :
« C'est une route ouverte aux arts, à l'industrie,
« Qui fait du monde entier une seule patrie. »

MORTIMER.

Apprenez à connaître, à juger les pays
Que la nature a faits d'éternels ennemis.

MILLMAN.

Dis donc ta politique.

WILSON.

Ah! la nature humaine,
Dans son code immortel, n'a point admis la haine :
Le besoin seul, unit tous les peuples divers.
Et devons-nous, Milord, en maîtrisant les mers,
Changer des bords charmans, en stériles plages?
L'humanité nous dit : Rapprochez les rivages.

MORTIMER.

Laissez au philosophe, à l'opposition,
Le soin de publier cette réflexion;
Ne vous occupez pas d'une vaine chimère :
Un véritable Anglais ne voit que l'Angleterre.

---

(1) On pourrait passer en scène ces quatre vers guillemetés.

MILLMAN.

J'aime ce sentiment, nommé national;
Mais c'est lorsqu'il s'unit au bonheur général.

MORTIMER.

En fesant ce discours, vous deviez par prudence,
Consulter la Raison plus que votre éloquence.

WILSON.

De grâce, pardonnez!... C'est peut-être une erreur;
Soyez juste, indulgent, n'accusez pas mon cœur.
Je ne vois que vous seul (Milord, daignez m'en croire),
Votre félicité, votre honneur, votre gloire :
Vous pouvez m'accabler, mais non me rendre ingrat.

MILLMAN.

Il ne sait pas connaître un cœur franc, délicat.

WILSON.

J'ose vous l'attester, je ne suis point coupable...
Vous repoussez, Milord, un ami véritable :
J'en mérite le nom, j'en connais tout le prix;
J'en chéris les devoirs!... Vous paraissez surpris.

MORTIMER.

Les devoirs!... Vous, Monsieur?

WILSON.

Ah! croyez que mon zèle...

GERWIS.

Un courrier de Norfolk.

MORTIMER.

Quelle heureuse nouvelle!

SCÈNE IX.

MORTIMER, MILLMAN, WILSON, GERWIS, UN COURRIER.

MORTIMER, *bas au courrier.*

Dewil est-il nommé membre du parlement?
Pendant ce temps, Millman parle bas à Wilson

LE COURRIER.

On a prodigué l'or, mais inutilement.

MORTIMER.

Et qui donc est nommé?

LE COURRIER.

Votre ancien secrétaire,
Monsieur Wilson.

MORTIMER, *surpris, bas au courrier.*

Wilson!... Que ce soit un mystère!...
A part.
Wilson peut m'être utile, évitons un éclat:
Me voilà donc réduit à flatter un ingrat!

SCÈNE X.

MORTIMER, MILLMAN, WILSON, ARABEL, SPENCER, JENNY, AMANDA.

JENNY, *aux genoux de son oncle.*

Vous m'accordez la tendresse d'un père,

J'embrasse vos genoux : ah ! si je vous suis chère,
Ne donnez pas ma main sans consulter mon cœur.

WILSON.

O ciel ! qu'ai-je entendu !

MORTIMER, *dans le plus grand embarras, bas à Jenny.*

Je ferai ton bonheur.

MILLMAN.

De quoi s'agit-il donc ? Moi, je défends ma nièce.

MORTIMER.

A Millman, bas, en riant. *Bas, à Jenny.*
Querelle d'amitié... Tu connais ma tendresse;
De tes regrets, Jenny, je connais la raison.

WILSON.

Perdre tout ce que j'aime !

MORTIMER, *à demi-voix.*

Oui, j'excuse Wilson.

Jenny à ces mots, l'embrasse avec transport.

Vous comblez mes désirs.

WILSON, *à part.*

Il n'est plus d'espérance !...
Comptez, Milord, comptez sur ma reconnaissance.

MORTIMER, *à part.*

Comment le retenir ?

MILLMAN, *à demi-voix, à Mortimer.*

Quoi ! tu n'es pas touché ?

MORTIMER, *avec une fausse douceur.*

Je ne le cache point, je lui suis attaché;
Mais j'ai droit, oui, j'ai droit de me plaindre, mon frère,

WILSON, *avec chaleur.*

De vous plaindre!... Ah! Milord, ce mot me désespère!
Je ne mérite pas cette injuste rigueur,
J'ai toujours respecté mes devoirs et l'honneur,
Toujours comme un bienfait regardé votre estime;
D'un triomphe, à vos yeux, on ose faire un crime;
On ose me placer au nombre des ingrats!
Des ingrats! Moi, Milord? vous ne le croyez pas.
Moi, qui voudrais pour vous... Ah! vous voyez mes larmes;
Mais ce cruel soupçon...

MORTIMER.

Eh bien! tu me désarmes!...
Oui, tout est oublié.

WILSON.

Vous comblez tous mes vœux.

MILLMAN.

Eh! vive les bons cœurs!... On peut compter sur eux.

MORTIMER.

Puis-je oublier Wilson.

ARABEL.

Eh! quelle est ma surprise!

MILLMAN.

à Wilson.

Tu me dois ce retour... J'aime cette franchise.

MORTIMER, *à part.*

Sachons tirer parti de cet évènement.

MILLMAN.

Mais allons célébrer ce raccommodement,
Et signer ton contrat... Qu'en penses-tu, mon frère ?...

MORTIMER, *embarrassé.*

Combien je suis heureux d'une faveur si chère,
Le don de votre main... ce don si précieux...
Vous n'imaginez pas combien je suis heureux...

JENNY.

Oh ! nous le sommes tous... Monsieur Wilson lui-même,
Est enfin convaincu que tout le monde l'aime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

WILSON, *seul.*

Non, je ne reviens pas de mon étonnement!
Il est donc vrai : je vais siéger au parlement!
Représenter Norfolk! Moi, simple secrétaire,
J'occupe tout à coup, un rang dans l'Angleterre!
Moi, Wilson, dédaigné, sans crédit, sans faveur,
Sans l'avoir recherché, je reçois cet honneur!
J'étais loin d'y prétendre... Ah! mon ame charmée,
S'abandonne à l'espoir d'un peu de renommée!
Qu'il est beau de servir et l'Etat et le roi!...
Mais mon indépendance est-elle encor à moi?...
Au destin du Ministre, aujourd'hui tout m'engage!...
Je lui dois mes talens, mon zèle, mon suffrage...
Que dis-je?... N'est-ce pas imiter ses flatteurs,
Qui lui cachent l'abîme en l'entourant de fleurs!
Dois-je leur préparer cette indigne victoire?
Ils trament sa ruine, et je défends sa gloire.
Ah! je la défendrai peut-être avec éclat;
La gloire d'un ministre intéresse l'Etat.

SCÈNE II.

MILLMAN, WILSON.

MILLMAN.

Je te cherchais, Wilson, pour une étrange affaire.
C'est un secret qui tient à l'honneur de mon frère.

WILSON.

Et quel est-il, Monsieur?

MILLMAN.

Un secret important;
Le caissier-général m'en informe à l'instant.
Ceux qu'il croit ses amis, qui servent son système,
Vont le perdre, Wilson, peut-être aujourd'hui même.

WILSON.

Expliquez-vous.

MILLMAN, *lui remet une lettre.*

Tiens, lis.

WILSON.

Je reste confondu!...
J'ignorais tout, Monsieur.

MILLMAN.

Mortimer est perdu.
Il a sacrifié, pour garder la puissance,
Son bonheur, son espoir, une fortune immense,
Et j'apprends qu'au trésor...

WILSON.

Vous me glacez d'effroi !...

MILLMAN.

On parle d'une enquête, et tu connais la loi.
Ah ! s'il est accusé, j'en redoute les suites.
Que de plaintes, d'éclat, d'outrages, de poursuites !

WILSON.

Ses vertus, ses talens, tout doit parler pour lui.
Qui ne s'honorerait d'être alors son appui ?
Sans les vices du siècle, où tout est nécessaire,
Le Ministre eût montré le plus beau caractère.

MILLMAN.

Et qu'importe ! Tu vois les accusations.

WILSON.

Pour sauver le Ministre, il faut trois millions,
Et je n'en ai que deux... Mais qu'ils soient son partage;
Qu'il dispose à l'instant de tout cet héritage.
Mon oncle, disiez-vous, fut noble, généreux ;
En l'imitant, Monsieur, je me crois trop heureux.
Je remplis mon devoir.

MILLMAN *lui remet un porte-feuille.*

Ami noble et sincère,
Joins ce que je possède... Oui, vas sauver mon frère...
Qu'il tienne tout de toi... Rends-lui, rends-lui l'honneur.
Peut-être, il n'est plus tems.

WILSON.

Vous embrâsez mon cœur.
A la reconnaissance, oui, je serai fidèle...
Ah! puissé-je remplir une tâche si belle.
Il connaîtra Wilson... Oui, je jure, en ce jour,
De servir le Ministre et d'honorer l'amour.

SCÈNE III.

MILLMAN, *seul.*

Wilson a de grands torts, disait mon très-cher frère,
Et ses amis de cour approuvaient sa colère :
Ils jugent sans appel... Mais lequel aujourd'hui,
Pour servir Mortimer, agirait comme lui?
A ce beau dévouement que pourront-ils répondre?
Morbleu! je les attends, et je vais les confondre;
Et Mortimer saura quel est mon sentiment.
Il nous abuse tous, lui-même en ce moment.
Ah! son cœur est glacé!... Dans ma sotte faiblesse,
Je crois à son amour, à sa délicatesse :
J'approuve cet hymen; je dresse le contrat,
Et quand il faut signer, je ne vois qu'un ingrat,
Qui, par de froids délais outrageant ce qu'il aime,
Dans son ambition est malheureux lui-même.

SCÈNE IV.

MILLMAN, JENNY.

MILLMAN.

Quelle gaîté, ma nièce!

JENNY.

Oh! mon oncle est charmant!

MILLMAN.

Instruis-moi vîte....

JENNY.

Avant d'aller au parlement...

MILLMAN.

Eh bien?

JENNY.

Mon oncle était... ma joie est naturelle;
Je vais vous annoncer une grande nouvelle.

MILLMAN.

Ne me fais pas languir!

JENNY.

C'est encore un secret...
Mon oncle était entré seul en son cabinet:
La porte était ouverte... Avec crainte, en silence,
Doucement, pas à pas, je pénètre, j'avance:
Sans me voir, il allait, marchait très-vivement;
Et puis avec humeur, mais très-distinctement,
Il a dit (vous aurez de la peine à le croire):
« Ce Wilson, ce Wilson remporte la victoire. »
Elle prend une grosse voix.
Soudain il m'aperçoit: « Que viens-tu faire ici? »
Vous connaissez sa voix quand il a du souci;
Quand il est inquiet, alors elle est très-forte...
Mon oncle, je venais... « Tu venais... » Il s'emporte,
Et moi, je m'intimide et ne puis plus parler;
Je suis toute tremblante, et cherche à m'en aller.

Il devient furieux... Jugez de mes alarmes ;
Je crains de m'éloigner, et je verse des larmes...
Monsieur Wilson paraît, et tout change à l'instant ;
Mon oncle devient gai, très-heureux, très-content.
Il me flatte, m'embrasse, et dit avec tendresse :
« Ah ! vous voyez, Wilson, combien j'aime ma nièce. »

MILLMAN, *à part.*

Voilà bien Mortimer !...

JENNY.

Que ce mot est touchant !

MILLMAN, *à part.*

Toujours par politique, il est bon ou méchant.

JENNY.

Après un mot si doux, et tout ce qui se passe,
Puisque monsieur Wilson avec lui rentre en grâce,
A ce lord un peu fou (je vous le dis tout bas),
Mon oncle, c'est très-sûr, ne me donnera pas,
Et de monsieur Wilson je deviendrai la femme.

MILLMAN.

Jenny, tu l'aimes donc ?

JENNY.

Ah ! de toute mon ame !

SCÈNE V.

AMANDA, JENNY, MORTIMER, MILLMAN, ARABEL.

AMANDA.

Mais calmez-vous, Milord !

MORTIMER.

Quelle était mon erreur! ..
Attaquer mes projets, ma gloire, mon honneur!

AMANDA.

Ah! vous triompherez.

MILLMAN.

Explique-toi, mon frère!

ARABEL.

On ose demander un autre Ministère!

MORTIMER.

Eh bien! j'en descendrai, mais avec dignité...
On vient de mettre au jour l'affreuse vérité,
Qu'il n'est plus de vertu, que tout est artifice!...
Mais on sera forcé de me rendre justice.
Quelques vils courtisans, vendus à Sommerset,
Petits ambitieux, attaquent mon projet.
Wilson l'a rejeté; mais on fait plus, Madame,
On voudrait m'avilir... Ce mot flétrit mon ame :
A Millman.
Avilir Mortimer!... Vous vantiez ce Wilson...
Se rangeant du côté de l'opposition,
Avec mes ennemis, il est d'intelligence.

JENNY, *à part.*

Wilson serait coupable!

MORTIMER.

Il m'outrage, il m'offense :
A Millman.
Jureriez vous toujours de son beau dévouement?

ARABEL.

Qui? moi! plus que jamais.

MILLMAN.

Mais, mon frère, vraiment!...

MORTIMER *à Amanda.*

Je l'estimais encor et comptais sur son zèle;
Il n'est plus que Norlis qui me reste fidèle.
A part.
Heureusement, lui seul connaît tous mes secrets!
A Amanda.
De l'intrigue, tous deux nous briserons les traits.
Tous mes plans prouveront quel fut mon caractère,
Et si je suis toujours digne du Ministère.

SCÈNE VI.

AMANDA, JENNY, MORTIMER, MILLMAN,
ARABEL, SPENCER.

SPENCER *à Mortimer.*

Que vous vous abusiez au choix de vos amis!
L'homme le plus perfide est Norlis...

MORTIMER.

Ciel! Norlis!

SPENCER.

A peine vos projets, soit erreur, soit prudence,
On été rejetés, qu'il règne un grand silence...

MILLMAN, *à part.*

Fort bien! ses faux amis ne triompheront pas.

SPENCER.

On aperçoit partout, un secret embarras.
Bientôt l'ingrat Norlis, montre son caractère,
Se joint aux ennemis de votre Ministère.

MILLMAN.

Cette leçon est forte et j'en augure bien.

MORTIMER, *troublé, revient à lui; à Spencer.*

Parlez, je suis tranquille et ne redoute rien.

SPENCER.

« Du caissier-général, interrogez le zèle;
« Qu'il présente à l'instant, un compte sûr, fidèle,
« Et vous frémirez tous en voyant les abus :
« Je demande une enquête, ou nous sommes perdus. »

ARABEL.

Non, je n'en reviens pas!

MORTIMER, *il s'assied sur un fauteuil, entouré de tout le monde.*

Que répondre? que faire?

MILLMAN.

Compter sur l'amitié, sur le cœur de ton frère.

MORTIMER, *avec ame.*

Et pas un ami vrai, pas un seul orateur...

SPENCER.

Pardonnez-moi, Milord, vous avez un vengeur.
« Le Ministre est absent, et je prends sa défense,
« A-t-il dit, je vous jure ici son innocence.
« Il fut toujours fidèle à l'Etat, à l'honneur :
« J'ai vu dans son projet une brillante erreur,
« Un essai malheureux d'un illustre génie,
« Mais Mortimer chérit son prince et sa patrie :
« Il a pu s'égarer, et je l'ai combattu
« En rendant toutefois hommage à sa vertu :
« Sa belle ame a des droits à la publique estime. »

AMANDA.

Eh ! quel cœur généreux ! quel cœur assez sublime !...

JENNY.

Ah ! c'est monsieur Wilson.

MORTIMER.

L'ingrat qui m'a trahi !

SPENCER.

C'est lui-même, Milord.

MILLMAN.

Il était ton ami ;
Mais un ami bien rare... Ah ! tu sauras connaître
Combien tu l'outrageais en l'appelant un traître...
A Arabel.
Vous rougirez, ma sœur, de l'avoir soupçonné !

JENNY.

Je n'ai pas à rougir, moi, j'ai tout deviné.

MILLMAN.

Tu livrais les secrets à des êtres perfides ;
A des cœurs froids, ingrats, à des ames sordides,
Qui flattaient, il est vrai, ta folle ambition.

MORTIMER.

Ah ! ciel, vous m'accablez !... Cette réflexion !...

MILLMAN.

Me crois-tu, Mortimer, insensible à ta gloire ?
Peut-être plus que toi, j'ai sauvé ta mémoire :
Ma ruine est complète et Wilson n'a plus rien ;
Mais il te reste encor le nom d'homme de bien :
Si tu l'avais perdu, j'allais quitter la vie.

MORTIMER.

O ciel ! que dites-vous ?

MILLMAN.

C'est ma philosophie
Et celle de Wilson... Il trouve le bonheur
A tout sacrifier pour te sauver l'honneur :
L'amitié le conduit et la vertu l'éclaire.

JENNY.

Il devait vous aimer, puisqu'il m'avait su plaire.

MORTIMER.

Et je le soupçonnais !... Quelle était mon erreur !

JENNY, *à Wilson.*

Voici monsieur Wilson !... J'ai jugé votre cœur...

SCÈNE VII.

AMANDA, JENNY, MORTIMER, MILLMAN, ARABEL, SPENCER, WILSON.

MORTIMER.

Me pardonneras-tu ?

WILSON.

Milord, soyez tranquille :
Norlis est confondu : déjà toute la ville
L'accable de mépris, et le roi, sans retour,
Comme un vil intrigant, la banni de la cour :
L'Etat est acquitté.

MORTIMER.

Dieu ! que viens-je d'entendre !

WILSON.

Cette action, Milord, doit-elle vous surprendre ?

MORTIMER, *à Wilson.*

Tu m'as sacrifié...

WILSON.

Je l'ai fait, je l'ai dû :
Je sens, Milord, je sens que je n'ai rien perdu.

ARABEL.

Sa vertu me confond !

AMANDA.

Quel noble sacrifice !

MILLMAN.

Vous êtes tous forcés de lui rendre justice.

WILSON.

Je me suis vu, Milord, proscrit, humilié,
Mais vous êtes heureux, et tout est oublié.

MORTIMER.

Est-il en mon pouvoir d'honorer ta jeunesse?

SPENCER.

Vous m'avez accordé la main de votre nièce :
Je suis jeune, étourdi, léger, présomptueux,
J'allais, sans le savoir, faire des malheureux;
Malgré moi je cédais aux transports de ma tête :
Mais outrager l'amour, ravir une conquête,
Ce serait vous prouver que j'ai bien mauvais cœur.
Des amans trop discrets, je suis le protecteur...

MILLMAN.

Ce trait ferait honneur à la philosophie.

SPENCER, *à Jenny.*

Allons, expliquez-vous... Achevez, je vous prie.

JENNY.

Mais mon oncle sait tout.

MORTIMER.

Oui, je sais que Wilson,
Dès long-temps sur son ame a fait impression.

MILLMAN.

Enfin, je suis au fait !

MORTIMER, *montre Wilson.*

Elle est sa récompense.

ARABEL, *à part.*

Voilà donc le motif de son indifférence.

à Wilson et à Spencer.

Soyez amis, Messieurs.

WILSON.

J'en serais enchanté.

SPENCER.

Je porte à l'amitié la première santé...

ARABEL.

Ma nièce, en vous jugeant, je fus très-imprudente,
Mais songez qu'un neveu....

JENNY.

Doit excuser sa tante...

MILLMAN (1).

Tu connais donc enfin ces flatteurs...

MORTIMER.

Les pervers,
Comblés de mes bienfaits, préparaient mes revers,
Mais j'en ai triomphé... Je soutiendrai, j'espère,
Contre tous leurs efforts, les droits du Ministère...

---

(1) Ce dénouement diffère un peu de celui que l'on joue au Théâtre-Français. Ce mouvement d'Amanda me paraît dans les mœurs et plus noble qu'un dévouement absolu; mais j'imprime à la suite le dénouement du Théâtre-Français.

A Amanda.

Je vais aux pieds du Roi, lui peindre mon amour,
Il saura que ce cœur est à vous sans retour.

AMANDA.

Dispensez-vous, Milord, d'un si grand sacrifice,
Je connais votre amour et je lui rends justice.
Cet amour, au moment de former un lien,
Dès qu'il a balancé, n'est plus digne du mien...

MORTIMER.

Madame...

AMANDA.

Je sais tout, et mon ame blessée
Quand vous êtes heureux peut dire sa pensée.
Je renonce à l'hymen, je vous rends votre foi;
Je ne veux point d'un cœur qui n'est pas tout à moi.

MORTIMER, *accablé.*

Qui n'est pas tout à moi!... Combien ce mot m'accable.

MILLMAN.

C'est un moment d'humeur.

MORTIMER.

Ah! je suis trop coupable!

MILLMAN.

Si tu veux être utile au prince, à ton pays,
Eloigner les regrets, mériter des amis,
Et te voir honorer de l'estime publique,
Juge tout par ton cœur, même la politique,
Et tu diras alors : Je suis content de moi,
J'ai servi les humains, mon pays et mon Roi.

FIN.

Voici le dénouement du Théâtre-Français, mais que je me propose de changer.

MILLMAN.

Tu vois où t'ont conduit ces amis... Les pervers,
Comblés de tes bienfaits, préparaient tes revers;
Ils voulaient t'avilir aux yeux de l'Angleterre...
Mais tu vas gouverner...

MORTIMER, *noblement.*

Je perds le Ministère.
Je ne m'abuse point; après ce grand éclat,
Je ne puis plus servir ni le Roi ni l'Etat.
De la majorité, j'ai perdu le suffrage,
Je ne suis plus Ministre, et je cède à l'orage.
Ai-je encore conservé quelques droits au bonheur?...
Je vous parais coupable... et cependant, mon cœur...

AMANDA.

Amanda vous jura de rester votre amie,
Si jamais des revers accablaient votre vie.
Vous êtes malheureux, je ne me plaindrai pas;
Mais de l'ambition, j'ai vu tous les combats,
Oui, Milord, je sais tout, et mon ame blessée
Ne rappelera plus cette triste pensée.

MORTIMER.

D'être heureux, je le sais, il m'est encor permis.
Vous me restez, Madame, et j'ai de vrais amis;
Et si l'ambition troublait encor mon ame,
Mon frère, cher Wilson, et vous, et vous, Madame,
Vous me rappelerez tous les trois qu'en ce jour,
J'outrageai l'amitié, que j'offensai l'amour...
